

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

CENT-ONZIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1918



MONTREAL
ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249, rue Legaschetière Est

1913

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL

Archevêché de Montréal, 15 septembre 1913.

SUR

De la C

LA piro
d'un
et a
avancer l'en
Le tombo
la profond
primer à leu
ne sauraient
Les " tom
J'en ai vu ju

AFRIQUE EQUATORIALE

SUR LE HAUT-OUBANGUI

DE BANGUI A RAFAI

Par le R. P. PIERRE COTEL

*De la Congrégation du Saint-Esprit, préfet apostolique
de l'Oubangui-Chari*

(Suite.)

LA pirogue banziri est à fond plat et munie à l'avant d'une plate-forme qui permet aux " tomboyeurs " et aux " percheurs " de manoeuvrer pour faire avancer l'embarcation.

Le *tombo* est une perche de 4 à 6 mètres de long, suivant la profondeur des eaux; les Banziris s'en servent pour imprimer à leurs embarcations une impulsion très forte que ne sauraient donner tous les pagayeurs réunis.

Les " tomboyeurs " sont d'une dextérité remarquable. J'en ai vu jusqu'à six dans la même embarcation, courant

pour ainsi dire sur la plate-forme, sans jamais se bousculer, sans jamais se toucher. De temps en temps, le *tombo*, reposant au fond de l'eau sur une pierre glissante, s'échappe des mains du " tomboyeur " qui va prendre un bain dans le fleuve; mais cet incident n'arrête nullement la marche de l'embarcation.

Dans les endroits profonds du fleuve, pendant la grande saison des pluies, les perches chôment. Les Banziris se servent alors de fourches et de crochets en bois pour faire avancer leur pirogue; car pagayer toujours, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, est chose pénible. La pagaie banziri, en effet, n'a qu'un mètre de long, de sorte que les pagayeurs ne peuvent s'en servir efficacement qu'assis sur les bords de la pirogue. Un ou plusieurs tam-tams accompagnent les chants et donnent la cadence.

Dans le vieux temps, les chants banziris étaient vraiment remarquables, et je regrette de ne pas en avoir noté quelques-uns; car on n'en entend plus sur le fleuve, depuis quelques années. La plupart des chants actuels sont empruntés aux Sangas et aux Yakomas; mais ils n'ont ni le cachet, ni la saveur, ni l'entrain des chants d'antan.

D'ailleurs, les Banziris, ne pagaient plus guère pour le compte de l'Administration, et les temps sont passés où l'on voyait défiler, à la fois, 75 pirogues avec, pour signe de ralliement, le drapeau tricolore, porté par le contre-maître de chaque embarcation. Pareil convoi fut envoyé à Bangui, au devant de Marchand, avec une douzaine de pagayeurs dans chaque pirogue; cela faisait bien près de 800 pagayeurs. Plus tard eut lieu un autre convoi de 73 pirogues; mais, dans la suite, ces chiffres ne furent plus atteints.

Si les
gayeurs
de même,
jour en j
Aux eau
Kouango
trée et be
lieux plus
nombre.

Le milie
paniers s'
cation. Il
des cuvette
qui pleure
pirogue, q
tout venan

Un faux
ment d'un
sombrier cet
son frêt.
inouïe: tous
cation chavi
était trop c
était mécont

Le Banziri



Si les Banziris ne descendent plus à Bangui comme payeurs recrutés par l'Administrateur, ils s'y rendent tout de même, et fréquemment, pour leurs différents besoins, de jour en jour plus nombreux, et pour leur commerce varié. Aux eaux très basses (en février, mars), la région de Kouango se vide chaque année. Les Banziris de cette contrée et beaucoup d'autres descendent, par familles, vers des lieux plus poissonneux à cette époque, et Bangui est du nombre.

Le milieu de la pirogue est occupé par le manioc, dont les paniers s'étagent très haut au-dessus des bords de l'embarcation. Il y a là aussi des filets, des harpons, des marmites, des cuvettes, des lits, des nattes, du bois rouge, des marmots qui pleurent, des chefs qui dorment, et, à l'arrière de la pirogue, quelques payeurs qui chantent et annoncent à tout venant leur descente à Bangui.

Un faux coup de barre, un léger coup de vent, l'effleurement d'un caillou, d'un banc de sable, un rien peut faire sombrer cette embarcation, qui passera tous les rapides avec son frêt. Charger ainsi une pirogue est d'une témérité inouïe : tous les Banziris le font, et si, par hasard, l'embarcation chavire au passage d'un rapide, ce n'est pas qu'elle était trop chargée ; l'Esprit du rapide avait faim, il était mécontent, et voilà tout.



Le Banziri reste absent deux mois, trois mois, davantage

s'il le faut. Qui, d'ailleurs, le presse de retourner dans son village? N'a-t-il pas avec lui toute sa famille, tous ses meubles, sa pirogue, sa fortune? Quand il remontera, la saison de la pêche finie, son embarcation sera aussi bondée qu'à la descente; mais elle contiendra plus d'esclaves et de bois rouge que de manioc. Le bois rouge sera échangé contre des cabris, des poules, des vivres de toute sorte, et quelle que soit la quantité montée, au bout de quelques jours, il n'en restera pas une once.

Les esclaves les plus dégourdis, les plus intelligents et les plus forts seront conservés et feront plus tard, presque partie de la famille. Les autres seront, sans tarder, échangés contre des cabris ou sacrifiés un jour de deuil ou de calamité publique. Si les premiers esclaves sont relativement heureux, le sort des autres est bien triste. Repoussés de côté et d'autre, maltraités du matin au soir, gratifiés de plus de coups de bâton que de morceaux de manioc, réduits à voler pour ne pas périr de faim, ils perdent vite toute leur intelligence, ils s'en vont, l'air hébété, par les sentiers détournés, craignant à chaque pas de voir s'abattre sur eux la trique maudite. La perte de ces bouches inutiles n'émeut, d'ailleurs, guère le Banziri.

* * *

Un jour, on vint me dire que, sur la rive, à 1,500 mètres de notre maison d'habitation, gisait une fillette d'une douzaine d'années, une esclave que les Banziris avaient abandonnée parce qu'elle était malade.

Je me rendis immédiatement à l'endroit désigné.

Cou
branche
dans la
venir.
aux Bor
tée avec
coin de l
J'inst
tait, d'e
menaces,
aime les
tion entr
ment rég
une case

A 700 m
lève la mis
Fondée
regretté et
âme onze
buts très h
res. Elle a
nes, la plu
beaucoup v
les " chose
125 fami
mariage; 80

Couchée sur le dos, au soleil, face au fleuve, avec des branchettes d'arbres dans les deux mains, elle attendait, dans la solitude et le calme, la mort qui ne pouvait tarder à venir. Elle me raconta que les Banziris l'avaient achetée aux Bondjos pour du manioc et du poisson; elle était montée avec eux de Banziri, reléguée sans nourriture dans un coin de la pirogue au milieu du bois rouge et des marmites.

J'instruisis cette pauvre créature, heureuse, on le sentait, d'entendre des paroles autres que des ordres ou des menaces, et, devant son désir d'aller voir au ciel Celui qui aime les Noirs comme les Blancs et ne fait aucune distinction entre l'esclave et le libre, je lui administrai le sacrement régénérateur. Transportée après son baptême dans une case des environs, elle s'y éteignit doucement.

III. — LA MISSION DE LA SAINTE-FAMILLE

A 700 mètres en amont du village Banziri de Besson s'élève la mission de la Sainte-Famille.

Fondée le 2 février 1895, à l'emplacement actuel, par le regretté et vaillant P. Moreau, qui s'est dévoué corps et âme onze années durant, cette mission a vu, après des débuts très humbles et très difficiles, des jours fort prospères. Elle a compté jusqu'à 163 garçons et 162 filles internes, la plupart rachetés par les soins des missionnaires, beaucoup venus librement de leurs villages pour apprendre les "choses du bon Dieu".

125 familles chrétiennes ont été unies par les liens du mariage; 80 d'entre elles constituent aujourd'hui le villa-

ge chrétien de Saint-Henri; des 45 autres plusieurs se sont dispersées de par le monde noir, dans les postes, les factoreries et les villages indigènes; quelques-uns nous ont quitté pour un monde meilleur.

Deux chapelles-écoles ont été construites, ces dernières années, dans des centres peuplés; l'une à 25 kilomètres, l'autre à 6 kilomètres seulement. Desservies par des missionnaires ou des catéchistes, elles sont fréquentées par 600 enfants, garçons et filles. Plusieurs gros villages des environs, las de porter des caisses et d'être pillés par les miliciens, ont abandonné la rive française et sont allés s'installer à la rive belge. Un grand nombre d'enfants qui suivaient régulièrement le catéchisme et étaient passablement instruits ont accompagné leurs parents de l'autre côté du fleuve. Reverront-ils un jour le missionnaire? Peut-être non; car leurs parents, pour ne plus être en contact avec l'Européen et les miliciens, s'installeront très loin dans la brousse.

* * *

Le matériel a marché de pair avec le spirituel. L'intention du fondateur, excellente d'ailleurs, était de vivre autant que possible et d'arriver, peu à peu, les constructions finies, à se suffire à lui-même. Nous n'y sommes pas encore arrivés; mais nous y tendons toujours de toutes nos forces.

Grande préoccupation de moins pour le chef de mission, quand les missionnaires ne lui demanderont plus que l'argent nécessaire pour entretenir les différents catéchistes semés par l'Oubanghi-Chari!

Notre
res, ign
être plu

Tout
nut jam
l'Oubang
leurs rav
ou trois
naire ren
nouvelles
mine dan
conduits.

De ces
frère, l'a
que les ha
me les tr
anthropo
n'avaient
Mission,
devenir.
dre de l'e
Mais l'air
l'assurance
tude avai
plusieurs
tumes de l

Notre marche en avant vers des populations très grossières, ignorantes, barbares, anthropophages, pourra alors être plus rapide, plus sûre et plus durable.

* * *

Tout en s'installant, le vaillant P. Moreau, qui ne connut jamais de repos, entreprenait des voyages le long de l'Oubangui, pour racheter de l'esclavage des enfants que leurs ravisseurs et maîtres lui cédaient. Après quinze jours ou trois semaines de voyage sur le fleuve, le zélé missionnaire rentrait à la Sainte-Famille avec une cargaison de nouvelles recrues, qui ne tardaient pas à prendre bonne mine dans le nouveau milieu où la Providence les avait conduits.

De ces enfants dispersés, l'un retrouvait à la Mission son frère, l'autre sa soeur, d'autres des camarades de village que les hasards de la guerre avaient un jour séparés. Comme les tribus auxquelles ils appartenaient étaient toutes anthropophages plus ou moins, les nouveaux arrivés, qui n'avaient pas encore été en contact avec les anciens de la Mission, se demandaient anxieusement ce qu'ils allaient devenir. Ne les avait-on pas achetés pour leur faire prendre de l'embonpoint et les passer un jour à la marmite ? Mais l'air guilleret de leurs camarades leur donnait de l'assurance, et au bout d'un court entretien, toute inquiétude avait disparu. Chaque ancien se chargeait d'un ou plusieurs nouveaux qu'il mettait au courant des us et coutumes de la maison. En quelques mois, une centaine d'en-

fants furent ainsi rachetés. Les garçons restèrent à la Sainte-Famille, pendant que les filles étaient dirigés sur Brazzaville, où les Soeurs de Saint-Joseph leur prodiguèrent tous les soins dévoués dont elles sont coutumières.

* * *

Lors de la fondation de la mission de la Sainte-Famille, nos voisins, riverains du fleuve, étaient les Banziris. L'intérieur était occupé par les Langouassis, noirs de la race Banda, dont la langue diffère notablement de celle parlée par nos voisins actuels, les Togbos.

Le Langouassi est avenant, joyeux, ouvert et très soigneux de sa personne. Il est grand cultivateur et adroit chasseur; ses plantations très variées sont immenses et fort bien entretenues. Avidé de liberté et d'indépendance, il veut ignorer jusqu'au bout l'Administration française, à laquelle il refuse tout, impôt et porteurs.

Sa physionomie est caractéristique et, dans un groupe de Noirs de différentes tribus, on a vite fait de distinguer un Langouassi. Les cheveux sont tressés derrière la tête en forme de bonnet, et ce chignon d'un genre spécial est souvent orné de perles et de cauris.

La lèvre inférieure est percée pour recevoir un morceau de quartz poli de 6 à 10 centimètres de long sur 8 à 10 millimètres de diamètre, cependant que la lèvre supérieure est perforée sous le nez pour permettre d'y loger un disque de bois ou d'étain de 2 ou 3 centimètres de diamètre. Rien de plus curieux: comme les deux lèvres font saillie, les indi-

gènes ou
ner au s
eadenas
cloison
duit des
Le res
Homn
bras, au
des perle
qui don
tout par

Les La
Famille à
travaillu
Je ne sais
mais plus
ont duré
touchées.

Les rap
gagné les
6 cases, c
guerre.

Installés
et de la T
habitat. l
reux surto
ils attaqués

gènes ont de vrais becs de canard. Facile alors de condamner au silence les Langouassis trop loquaces : au moyen d'un eadenas, le tour est vite et bien joué ! Ajouterai-je que la cloison du nez et les narines sont percées et qu'on y introduit des brins de paille et des morceaux de bois ?

Le reste du corps n'est point tatoué.

Hommes et femmes portent au cou, aux poignets, aux bras, aux jambes, des bracelets en cuivre rouge et jaune, des perles aux couleurs les plus voyantes et les plus variées, qui donnent à tous les indigènes un caractère esthétique tout particulier.

* * *

Les Langouassis aidèrent les missionnaires de la Sainte-Famille à s'installer et leur fournirent, à bon compte, des travailleurs actifs et adroits, des vivres nombreux et variés. Je ne sais s'ils avaient la spécialité des toitures en chaume : mais plusieurs de nos toitures, faites par les Langouassis, ont duré 8 et 9 ans, sans avoir jamais eu besoin d'être retouchées.

Les rapports étaient excellents et notre influence avait gagné les villages Langouassis, réunis par groupes de 5 ou 6 cases, quand, un jour, les Togbos leur déclarèrent la guerre.

Installés depuis quelques années sur les bords de la Kémo et de la Tomi, ceux-ci se sentaient trop à l'étroit dans leur habitat. Désireux de se rapprocher de l'Oubangui, désireux surtout de s'approvisionner en femmes et en esclaves, ils attaquèrent, sans raison plausible aucune, nos braves

Langouassis. Ces derniers eurent d'abord le dessus et repoussèrent les Togbos. Mais ces noirs, dont la vie entière, s'était écoulée à lutter contre d'autres tribus, ne se tinrent pas pour vaincus. Guidés et excités par leur vieux chef de guerre, Krouma, qui poursuivit, plusieurs années après, sur la rive belge, un groupe de Langouassis, par lesquels il fut d'ailleurs fait prisonnier, tué et mangé, les Togbos firent un retour offensif pendant la nuit. Pris de peur, affolés, les Langouassis s'enfuirent de tous côtés, laissant aux mains des Togbos des femmes, des enfants et quelques prisonniers. Dans les deux camps, d'ailleurs, il y eut des blessés et des morts qui furent, aux sons du tam-tam et du balafon, mangés avec appétit et enthousiasme.

• • •

D'où viennent les Togbos? Il y a environ 30 ans, il y eut un exode de beaucoup de tribus de la race Banda, provoqué par les razzias de Rabbah. De cet exode firent partie les Togbos qui sont nos plus proches voisins de l'intérieur, depuis le commencement de l'année 1897. Aujourd'hui encore, on rencontre des Togbos sur le Kouango et plus haut dans la région supérieure de la Kotto.

Vaillants guerriers, d'une hardiesse peu commune et d'une endurance remarquable, ils ont lutté jusqu'à ces dernières années contre de nombreuses tribus Bandas, et rarement ils ont eu le dessous; aussi ont-ils la réputation d'être très braves et très forts.

Les Togbos n'ont ni le chignon, ni le bec de canard des

Langou
derniers

Comm
le nez, d
ments ex
sieurs pe
colliers f
glier) ou
bras et a
fer plat c
tous les
compliqu
jours de

Les cas
en terre b
des cases,
où les fem
hommes ra
Les Tog
couteaux c
que les fus
nément à c
lées; surto
les sortir c
chemin qu

Langouassis; par ailleurs, peu de chose les distingue de ces derniers.

• • •

Comme tous les noirs de la race Banda, ils se mettent dans le nez, dans les oreilles et dans les lèvres quantité d'ornements en bois, en fer, en cuivre, en quartz, en étain. Plusieurs portent des ceintures de fer et, autour du cou, des colliers formés par des dents de phacochère (espèce de sanglier) ou d'autres plus petites et très nombreuses. Aux bras et aux jambes, ils ont des bracelets de spirales et de fer plat ou de cuivre. Quant aux coiffures, il y en a pour tous les goûts, les unes simples et vite tressées, les autres compliquées et dont la confection demandent plusieurs jours de travail.

Les cases togbos sont rondes et entourées d'un petit mur en terre battue, haut de 35 centimètres à 40. A proximité des cases, se trouve ordinairement un abri à double pente, où les femmes écrasent leur manioc et pilent leur mil, où les hommes racontent leurs prouesses et règlent leurs palabres.

Les Togbos ont pour armes des flèches, des sagaies et des couteaux de jet, bien plus dangereuses entre leurs mains que les fusils à pierre ou à piston, qu'on peut braver impunément à quelques mètres. Les flèches et les sagaies barbelées, surtout, sont terribles. Il est presque impossible de les sortir du corps sans continuer à leur faire suivre le chemin qu'elles ont pris.

• • •

Les féticheurs sont les rois du pays : aucun acte important de la vie ne se fait sans eux. A ces derniers, j'entends aux dignitaires, car il y a plusieurs classes de féticheurs, revient aussi l'honneur d'envoyer *ad patres* les noirs gênants dont un chef veut se débarrasser, ou les malades qui ne guérissent pas assez vite et dont la maladie étrange ou inconnue est toujours supposée avoir des influences néfastes sur les habitants du village.

• • •

Dans les pays noirs, l'homme, dit-on, travaille peu, tandis que la femme, entourée d'enfants, est une vraie bête de somme qui ne goûte jamais un moment de repos. L'homme travaille peu, c'est vrai ; mais il travaille à sa manière. Il chasse, il débrousse, il palabre, il va et vient dans ses plantations, il tresse des cordes, des paniers, etc., et s'occupe, du matin au soir, à une foule de petits travaux.

La femme togbo est active, s'occupe avec beaucoup d'affection de ses enfants, et, avec sa nombreuse bande de marabouts qui pleurent, crient, piaillent et demandent des soins constants, elle trouve encore le temps de faire son ménage et d'entretenir les plantations.

Elle a même la force, le soir, après une journée fatigante, de mêler sa voix à celle de l'homme et de danser en cadence, des heures et des nuits entières, aux sons du tam-tam ou du balafon, si agréables à entendre, de loin, par les nuits claires, étoilées !

Si la musique adoucit les moeurs, elle éloigne aussi le

souveni
et à vo
prend p
frique e
dans la
Hélas ! e
rôles son

Les lég
de lune, q
racontent
sachant a
du sujet l
à tour de
charmants
tre eux, in
Chaque
be presque
aux légend
lées, se rac
bien tardiv
le temps de
dormi, l'un
et la panthè
etc. Ces co
pêche que l
Quel plus d
les labeurs c

souvenir des mauvais traitements, subis pendant la journée, et à voir ces rondes nocturnes auxquelles tout le village prend part, hommes, femmes, enfants, on croirait que l'Afrique est le pays rêvé où tous les noirs vivent en frères, dans la plus grande union et la plus douce intimité.... Hélas! ces rondes nocturnes, finies, la scène change et les rôles sont différents !

* * *

Les légendes, ici, sont très nombreuses. Le soir, au clair de lune, quand les rondes ne sont pas de saison, les vieux les racontent aux jeunes, avec beaucoup d'intérêt et de brio, sachant appuyer sur l'adage, sur la leçon finale ressortant du sujet lui-même. Tous les animaux de la création passent à tour de rôle dans ces contes, dont plusieurs sont vraiment charmants, intéressants, simples et naïfs. Plusieurs d'entre eux, intraduisibles, sont aussi d'une crudité redoutable.

Chaque animal, chaque feuille d'arbre, chaque brin d'herbe presque, a son nom et son histoire. Inépuisable le sac aux légendes! Nos enfants, le soir, par les belles nuits étoilées, se racontent ces Téré, au dortoir, jusqu'à des heures bien tardives. Ils laissent au Père, chargé de les surveiller, le temps de se mettre au lit, et quand ils le croient bien endormi, l'un d'eux commence: "*Téré et l'antilope*"; "*Téré et la panthère*"; "*Téré va mettre le feu à la brousse*", etc., etc. Ces contes, tout le monde les connaît par coeur; n'empêche que leur réaudition est toujours accueillie avec joie. Quel plus doux passe-temps, le soir, pour des enfants que les labeurs de la journée n'ont guère brisés!...

IV. — DE BESSOU À MOBAÏ

Le brave capitaine du *Cotelle*, de la compagnie des Sultanats du Haut-Oubangui, m'avait dit en octobre :

“ Au commencement de novembre prochain, je me rendrais à la mission de la Sainte-Famille, j'y passerai un jour avec vous, et nous ferons ensemble le voyage de Bessou à Mobai. ”

Fidèle à sa parole, M. Lamarque arriva à la Sainte-Famille le 3 novembre.

Après avoir répondu à tous les souhaits d'heureux voyage, je m'embarquai avec quelques enfants, qui devaient m'accompagner jusqu'à Rafai.

Nous stoppons à deux kilomètres en amont de notre mission, à un poste où les hommes du bord prennent du bois pour toute la journée. Le *Cotelle* va bon train; la pression monte vite et se maintient grâce à la qualité de notre bois sec, dur et coupé de bonne longueur.

Au dernier tournant de l'Oubangui, qui fléchit complètement vers l'Est, nous perdons de vue la mission.

Nous passons vers deux heures en face du village de Zanga, installé sur la rive française et occupé par un groupement de Banziris dont la réputation de bandits et de pillards n'est plus à faire.

Chassés naguère de leur village, ces dangereux indigènes sont revenus construire leurs nouvelles habitations à l'emplacement même des cases brûlées. Ce sont des constructions plus confortables que les anciennes. Rectangulaire, avec de larges vérandahs, elles contrastent singulièrement

avec l
les vic

De
les esc
brouss
parfois
venabl
chevau
Sainte-
taille d
Banzir

Les a
qui par
Ils arri
de mar
triste al
consom
tous les
morveu
leur liv
d'ailleu
100, 120
vicieux.

Au dél
et ne voy
de prend

avec les cases rondes en paille, que n'abandonneront jamais les vieux, rebelles à toute civilisation et à tout progrès.

De petits chevaux solides et en meilleur état, certes, que les esclaves qui les soignent, paissent en liberté dans la brousse. Ils sont là à la disposition de tout le village; car parfois, leurs propriétaires, incapables de les monter convenablement, le prêtent volontiers à tout venant. Parmi les chevaux au nombre de six, je distingue un élève de la Sainte-Famille et je constate avec plaisir que sa grande taille domine tous les autres; c'est, d'ailleurs, au dire des Banziris, le meilleur coursier de tous.

Les autres chevaux viennent de commerçants de Bornou, qui parcourent le pays en tous sens depuis très longtemps. Ils arrivent dans la région, après deux, trois et quatre mois de marche, avec des troupeaux de boeufs et de moutons, de triste allure, et dont la viande est tout au plus bonne à être consommée par les indigènes. Leurs chevaux ont presque tous les vices rédhibitoires: ils mordent, ils ruent, ils sont morveux et rétifs, alors que les Bornouans, au moment de leur livraison, en font tout ce qu'ils veulent. Les prix, d'ailleurs, sont peu élevés: pour la modique somme de 100, 120 ou 150 francs, on peut avoir facilement un cheval... vicieux.

* * *

Au début, les Bornouans séjournèrent peu dans le pays et ne voyageaient que par groupes. Mais ils ont eu vite fait de prendre de l'ascendant sur tous les indigènes de l'Ou-

bangui, et actuellement, ils sont partout chez eux, comme en pays conquis....

Munis de leurs gris-gris et de leurs petits cachets contenant des textes du Coran, ils parcourent la région avec leur baluchon sur la tête, fiers et arrogants devant le Noir, plats et humbles à se prosterner dans la poussière devant l'Européen. Ils font tous les commerces... Ils s'installent même dans les îles de l'Oubangui, qu'on leur a dit sans doute être neutres et où s'exerça, toujours à l'abri de la neutralité, un négoce plus ou moins louche.

Quand la région aura été dépeuplée, on s'apercevra peut-être, un peu tard, que la venue de Bornouans dans l'Oubangui, même avec des chevaux, des boeufs et des moutons, aura été préjudiciable au mouvement commercial de la colonie et il faudra payer cher le ravitaillement provisoire et partiel en viande fraîche de quelques Européens.

* * *

Au-dessus de Zanya, quelques collines. Çà et là, des coins de brousse d'un vert clair contrastant avec les grandes herbes arrivées à maturité. Dans le fleuve, à gauche, à droite, au milieu, un peu de tous côtés, des îles boisées, à la lisière desquelles on remarque des traces nombreuses d'éléphants et d'hippopotames. Au couchant la voûte céleste est embrasée: le soleil nous envoie ses dernières effluves avec son dernier baiser, et la nuit descend rapidement sur la terre.

Bientôt une tornade sérieuse arrose le pont du *Cotelle* et nous apporte un peu de fraîcheur.

Le
Le jo
est sù
la riv
Tou
sur la
eaux s
d'eau
de pir
en plu
où ils
rière,
sont tr
Ces i
eaux so
pas tan
n'y a p
ponts c
plus gra
chaume,
Dans
cases pl
foule de
tenue, l
leur gra
Nous v
haut app

* * *

Le lendemain matin, nous partons de très bonne heure. Le jour commence lentement à poindre; mais le passage est sûr et nous nous tenons à une distance assez grande de la rive pour ne pas rencontrer des troncs d'arbres.

Tout à coup changement de décor. Plus un seul arbre sur la berge française, qui est encore inondée, bien que les eaux se soient un peu retirées. Les cases sont entourées d'eau et les indigènes communiquent entre eux au moyen de pirogues. Quelques-unes de ces cases sont abandonnées; en plusieurs autres, les Banziris ont installé des greniers où ils sont suffisamment à l'abri. A quelques mètres derrière, le terrain s'élève un peu, et quelques indigènes s'y sont transportés et attendant la baisse des eaux.

Ces inondations ne troublent aucun Noir. On dit: " Les eaux sont hautes... Le fleuve monte toujours... Il n'avait pas tant monté depuis quatorze ans... " Et c'est tout. Il n'y a pas à craindre de voir les maisons se lézarder et les ponts crouler: quelques rares constructions sont en pisé, le plus grand nombre est en paille. Le Noir quitte sa case en chaume, sans regret, sans préoccupations. Heureux mortel!

Dans cette région les villages sont plus nombreux, les cases plus rapprochées et les populations plus denses. Une foule de Noirs, de tout âge, grouillent à la rive, dans la tenue, la plus rudimentaire, et manifestent bruyamment leur grande joie de voir passer le bateau.

Nous voilà à l'embouchure du Kouango, que les Noirs du haut appellent Waka: ses rives peu élevées et peu boisées

à cet endroit sont inondées. Un peu plus loin la berge est à pic et très caillouteuse. Nous passons devant le poste français plus ou moins abandonné. A la factorerie, au contraire, règne une vie intense. C'est certainement une des plus belles de l'Oubangui. Les constructions en briques sont faites avec goût, fort bien comprises, confortables et solides. Ça et là, bien alignés, des arbres fruitiers (qui sortent de la Sainte-Famille), des jardins anglais, de vertes pelouses, des allées très propres, des fleurs à profusion, et sur une hauteur, dominant le fleuve, un petit pavillon hexagonal, qui sert de salle à manger. Là, du moins, on a recherché l'hygiène et le bien-être des agents.

Les cases banziris se succèdent de plus en plus nombreuses le long de la rive, inondée sur une très large étendue. De 10 en 10 mètres, les indigènes ont creusé des canaux pour l'écoulement de l'eau des marigots. Dans tous ces canaux sont placées des nasses où s'engagent les poissons les plus variés. Aussi, les inondations qui sont ailleurs un malheur, sont accueillies ici avec joie par tous les indigènes.

* * *

Un peu avant la tombée de la nuit, nous passons à toute vitesse devant le village d'un ancien élève de la Sainte-Famille, Irénée Aunzein, installé depuis quelques années dans la tribu Bouraka. Nous nous reconnaissons de loin, et des deux côtés s'agitent les mouchoirs, les chapeaux et les pagnes aux couleurs voyantes. Après notre passage, Irénée prend une toute petite pirogue et se rend à notre

campe
nuit.
ciens c
tretien

Nous
bois de
les voya
bles. C
suyer, d
faire ma
vais cou
loin, dan
Sur les
au-delà d
français,
mas, Ban
sonnel de
sion de la

Nous vo
ville (post
plus de ce
infranchis
dont le cou
blanche d'
son cours i

est
ste
on-
les
ies
et
qui
tes
et
ka-
re-
eu-
ue.
our
ux
lus
ur,

campement, où il arrive à une heure très avancée dans la nuit. Il a vite fait dans les ténèbres de reconnaître ses anciens camarades de la Sainte-Famille, avec lesquels il s'entretient de mille et une choses, jusqu'au lever du jour.

* * *

Nous aurions dû arriver à Mobaï dans la matinée, mais le bois de chauffage a fait défaut. A cette époque de l'année, les voyages en pirogues et en baleinières sont longs et pénibles. Chaque jour, de la pluie, du vent, des tornades à essuyer, des courants très durs à vaincre, des payeurs à faire marcher, la fièvre à trembler et quelquefois des mauvais coups à détourner de la part des indigènes, qui sont loin, dans cette région, d'être soumis.

Sur les deux rives française et belge, des collines élevées au-delà desquelles, dans les vallées, se trouvent, du côté français, des populations nombreuses et très denses. Yakomas, Bandas et Mbougous; ce sont elles qui forment le personnel de notre village chrétien de Saint-Henri, à la Mission de la Sainte-Famille.

te
te-
ées
in,
et
ge,
re

Nous voilà en vue de Mobaï (poste français) et de Banzyville (poste belge), qu'orne de chaque côté une enfilée de plus de cent cases Sangos. Au milieu, le rapide, presque infranchissable, qui chante comme une mer courroucée et dont le courant se fait sentir sur une grande largeur. L'eau, blanche d'écume, dévale rapide et bruyante et charrie dans son cours impétueux, des arbres, des herbes, des nasses, des

pirogues, un peu de tout, jusqu'à des cadavres d'esclaves, jetés en pâture aux caïmans.

* * *

Le poste français est perché sur la hauteur, et domine majestueusement le fleuve. Perdu dans la verdure, les palmiers et les bambous, cet endroit, naguère aride et nu, offre un coup d'oeil ravissant.

Les constructions nombreuses et solides sont presque toutes en pierre, extraite des collines voisines. Au bas de la colline, s'échelonnent les maisonnettes des commerçants de plus en plus nombreux. Mobai est en effet très remuant : une population dense l'avoisine et des milliers de voyageurs y circulent toute l'année. Là s'arrête trois fois par mois le *Cotelle*; il y dépose le ravitaillement des Sociétés de la Rotto et des Sultanats, et de là, il descend les nombreuses tonnes de caoutchouc et d'ivoire qui, du fond du Mbomou et de l'Oubangui, vont, chaque année, alimenter le marché d'Anvers en Belgique. De là, aussi, partent en baleinières et en pirogues, les marchandises pour le haut fleuve, car les bateaux à vapeur ne circulent pas encore dans les deux biefs supérieurs Mobai-Sétéma et Sétéma-Ouango, d'une longueur totale de près de 300 kilomètres.

Des demandes de plus en plus nombreuses de concessions à Mobai sont faites par les commerçants libres, qui remplaceront peut-être dans un avenir plus ou moins rapproché, les grandes Sociétés concessionnaires.

Le pays, très accidenté avec ses grandes chaînes de mon-

tagnes,
cependa
son rap
Bangui
chevelue
pas un a
montagn

La rive
ministrati
et fort gu
Commerça
et d'une f
cheurs, et
année est é
Nous les
descendent
passant, ces
de bons et f
le. Tous pr
quissent le s
flexions, des
imiter nos c
La vue des s
de Saint-Jose
relle, les intr

tagnes, qui étendent au loin leurs nombreux contreforts, est cependant d'aspect assez pauvre. C'est bien un peu Bangui son rapide, ses rochers, sa vie intense; mais ce n'est plus Bangui avec ses grands géants de la forêt, ses montagnes chevelues et toujours vertes. Pas un arbre aux environs, pas un arbuste, pas un fagot de bois de chauffage: c'est la montagne nue, aride et pierreuse.

* * *

La rive est occupée par les Sangos, qui fournissent à l'administration et au commerce des payeurs adroits, solides et fort guillerets. C'est une race vraiment intéressante. Commerçants et payeurs, d'une endurance peu ordinaire et d'une force peu commune, ils sont aussi de grands pêcheurs, et la quantité de poissons qu'ils prennent chaque année est énorme.

Nous les voyons souvent à la Sainte Famille, quand ils descendent à Bangui ou quand ils remontent, et toujours, en passant, ces pauvres païens, qui seront peut-être, plus tard, de bons et fervents chrétiens, font une visite à notre chapelle. Tous prennent de l'eau bénite en entrant et tous esquissent le signe de la croix. Il en est de même des genuflexions, des prostrations: chacun d'entre eux cherche à imiter nos chrétiens, et tous eroient certainement réussir. La vue des statues du Sacré-Coeur, de la Sainte Vierge et de Saint-Joseph, trois magnifiques statues, grandeur naturelle, les intrigue beaucoup, et ils ne se lassent d'entendre

les explications qu'on leur en donne, pas plus qu'ils ne se lassent d'entendre parler de Dieu, du ciel, de la vie future...

Si les Sangos frayaient facilement avec les Européens de Mobaï, il n'en est pas de même des Mbougous de l'intérieur, qui veulent jusqu'au bout ignorer l'administration. Malheur au milicien qui s'égaré dans l'un ou l'autre de leurs nombreux villages, à 2 heures du poste ! On ne lui demande jamais d'explication, on se contente de le désarmer, puis on le passe à la marmite, et on le mange avec de grandes démonstrations de joie féroce, au son de tous les tam-tams de la région. Il y a pourtant de longues années que le poste de Mobaï est commandé par un capitaine d'infanterie coloniale ; et j'en ai connu un qui avait la main plutôt dure. Payer l'impôt ! se soumettre à des Blancs ! Pourquoi ? Que ceux-ci nous montrent d'abord qu'ils sont les plus forts ; qu'ils fassent acte d'autorité ; qu'ils s'imposent, qu'ils s'implantent dans le pays et qu'ils commandent en chefs !

Pendant mon séjour à Mobaï, je fais une promenade à cheval avec deux Européens, jusqu'au village d'un Mbougou nommé Oto, perché sur une colline très élevée qui domine le fleuve et dont la vue s'étend, au loin, sur toute une région très peuplée. Grâce à ce chef Oto, qui entretient d'excellentes relations avec tous les Européens de Mobaï, on pourra peut-être, peu à peu, se mettre en contact avec ses compatriotes Mbougous.

(A suivre).

M O

rivière K
le dégel s

Donc n
fut tout s

command

moins d'u

la côte de

l'hiver da
ches et, l'a
table était

CANADA

DANS L'ALASKA

Par le R. P. BERNARD

De la Compagnie de Jésus

I

MON église démontable est enfin sortie de sa grande malle américaine et elle se dresse tout de bleu habillé (elle est peinte en bleu) sur les rivages de la rivière Kusatrim, dont les eaux tranquilles coulent (après le dégel s'entend).

Donc mon église est debout. Si cela est simple à dire, il en fut tout autrement pour la bâtir. Je vous ai dit comment, commandée à Seattle à mon retour d'Europe, exécutée en moins d'une semaine, elle avait été débarquée à Teller sur la côte de la mer de Behring, en août 1910. Elle passa l'hiver dans cette localité, abritée dans une bâtisse en planches et, l'été dernier (juillet 1911) tout le matériel démontable était enfin transporté à Mary's Igloo.

J'avais été le chercher à Teller un peu... par accident.

Voici comment.

Vous savez que le Supérieur de l'Alaska septentrional réside à la Mission Sainte-Croix, sur le fleuve Yukon, à 1,200 kilomètres au sud de Mary's Igloo.

En conséquence des énormes distances qui séparent nos rares Missions, et plus spécialement Nome et Mary's Igloo de Sainte-Croix, la visite du R. P. Supérieur est plutôt rare. Il y avait quatre ans qu'il n'était pas venu à Nome, quand il m'annonça l'an dernier qu'il comptait se trouver dans ce camp de mineurs à une certaine date, me demandant de venir l'y rejoindre. Bien entendu il ne pouvait être question pour lui de venir visiter mon trou perdu. J'avais alors avec moi un Frère Coadjuteur, et pouvais par conséquent m'absenter pour une semaine, ce que je ne pourrais faire maintenant, étant seul et n'ayant personne pour prendre soin de mes douze chiens. Pour satisfaire au désir du R. P. Supérieur, je me préparais donc, fin juin, à me rendre à Nome. En hiver, j'attelle mes toutous et je dévalle sur la neige : c'est assez expéditif. En été, pas moyen d'utiliser mes quadrupèdes ; pendant trois mois et demi, c'est le repos, le *farniente* pour ces braves chiens, et ils ne se font pas prier pour en jouir ; manger et dormir, c'est alors toute leur vie. Hélas ! ils ne sont pas les seuls sur notre planète dont on puisse le dire, mais au moins le reste de l'année ils peinent dur !

Comme ici il n'y a pas de chemin de fer, encore moins de billet d'aller et retour, le seul moyen en été de se transporter d'un lieu à un autre est d'en revenir à la méthode seule en usage parmi nos ancêtres : se servir de ses jambes.

Cela es
jouir d

Un s
Nome, s
vers le
mois d'
sont des
nègres '
pauvre v
" tête d
deux d'e

Pour o
rage tout
sang et de
forme en
terrain ne
deur. Bi
surtout su
ble glacie
l'eau prov
la terre et
de vase re

Quant à
énigme. I
juin, se m
de carnivo

Cela est bon marché... et vous donne tout le temps de
jouir du paysage.

Un samedi après-midi, me voilà donc en partance pour
Nome, soit une perspective de 150 kilomètres environ à tra-
vers le vaste marécage qu'est l'Alaska durant nos courts
mois d'été. Le flanc des montagnes et le fond des vallées
sont des bourbiers, d'où émergent des milliers de " têtes de
nègres " ou touffes de longues herbes, et dans lesquels le
pauvre voyageur se fraie péniblement un passage, sautant de
" tête de nègre ", à " tête de nègre " et trébuchant entre
deux d'entre elles tous les dix pas.

* * *

Pour que rien ne manque à la fête, les moustiques font
rage tout à l'entour, vous chargeant sans répit, avides de
sang et de carnage. Le fait que le sol de l'Alaska se trans-
forme en bourbier durant l'été s'explique facilement. Le
terrain ne dégèle guère qu'à deux ou trois pieds de profon-
deur. Bien souvent au-dessous de la vase et de la mousse,
surtout sur le flanc des montagnes, vous trouvez un vérita-
ble glacier de couleur bleuâtre et parfaitement limpide ;
l'eau provenant de la fonte des neiges ne peut s'écouler dans
la terre et reste stagnante à la surface, formant une couche
de vase recouverte de mousse et d'herbes aquatiques.

Quant à l'existence des moustiques, c'est une véritable
énigme. Les moustiques font leur apparition vers la fin de
juin, se multiplient et bientôt pullulent avec des instincts
de carnivores voraces, poursuivant sans merci bêtes et gens,

puis disparaissent vers le milieu d'août pour reparaître en juin suivant, soit une dizaine de mois après.

Durant ce long laps de temps, que deviennent-ils? Ils n'émigrent pas dans des climats plus doux, comme la Californie; nous sommes à près de 5,000 kilomètres de ce pays d'un printemps perpétuel; un moustique ne saurait couvrir une telle distance. D'ailleurs, la science affirme qu'il ne vit guère que deux ou trois jours. Il est donc à supposer qu'avant de disparaître, vers le milieu d'août, les derniers survivants de cette aimable race déposent quelque part dans la mousse des oeufs qui, dix mois après, sous l'action réchauffante du soleil polaire, finiront par éclore et nous donner en punition de nos péchés une nouvelle génération de persécuteurs.

Mais, — et là est le problème, — voilà des oeufs de moustiques qui vont passer impunément nos huit à neuf mois de froids rigoureux. J'ai vu le thermomètre descendre à 56° 6 et 57° 7 au dessous de 0.

Et tandis que le pauvre être humain est occupé à détacher les glaçons qui se forment autour de ses paupières, le long des cils autour des narines, des lèvres, qu'il doit se couvrir de la peau de plusieurs animaux pour protéger la sienne contre la morsure du froid, qu'il ne peut stationner sous peine de voir le sang cesser de circuler dans ses différents membres, le petit oeuf de moustique, pelotonné dans la mousse sous quelques pieds de neige, quand tout autour de lui est gelé jusqu'au coeur, sommeille tranquillement, sans souci, sans crainte, gardant en son sein le germe de vie qui, au mois de juin suivant, le transformera en un être complet, de délicate structure, sinon d'un voisinage très sociable.

N y
remar
les mo
qu'elle
Si l
vous a
viens
Igloo,
papillo
très fri
cette m
conserv
plus ba

J'étais
gnie.
Chaus
chargé s
mon Nou
choirs, j
sine de l
cette mor
Après
éternel p
route.

Une he

N'y a-t-il pas là un mystère et aussi une manifestation remarquable de cette Providence du bon Dieu qui veille sur les moindres de ses créatures et les adopte aux difficultés qu'elles ont à surmonter ?

Si le moustique n'a pour vous que peu d'attractions, vous apprendrez peut-être avec plaisir que tout ce que je viens de dire de lui est vrai du papillon. Même à Mary's Igloo, aux portes de l'Océan Glacial, il y a quelques rares papillons dont, entre parenthèse, les collectionneurs sont très friands. Pour eux comme pour les moustiques, existe cette mystérieuse prédestination qui, pendant dix mois, conserve la vie à leurs oeufs enfouis sous la neige malgré les plus basses températures.

* * *

J'étais donc en route vers Nome et avec *moult* compagnie.

Chaussé de bottes imperméables, un bâton à la main, chargé sur le dos d'un bissac contenant quelques provisions, mon *Novum Testamentum*, un gilet de laine et deux mouchoirs, j'escaladai de mon mieux la montagne la plus voisine de la Mission, *Mary's Mountain*. C'est sur le flanc de cette montagne que se trouve notre petit cimetière.

Après un arrêt de quelques instants à ce lieu de repos éternel pour réciter un *Pater* et un *Ave*, je continuai ma route.

Une heure de marche, de combat avec l'ennemi mousti-

que et de gymnastique acrobate sur les " têtes de nègres " m'amena au bord de la rivière Kruygamepa.

Là m'attendait ma première sérieuse difficulté.

Une rivière; cela se passe à gué, ou en bateau, ou sur un pont, ou à la nage, ou bien cela ne se passe pas. J'en étais simplement réduit à cette dernière éventualité, car je n'avais à ma disposition aucun des moyens énumérés: pas de gué, de bateau, encore moins de pont, chose absolument inconnue ici. Il me fallait bien la nage: à la grande rigueur, je crois que j'aurais réussi à traverser la susdite rivière sans boire plus de trois ou quatre tasses; mais hum! même en été la température de l'eau de nos rivières n'est guère éloignée de 0°, car leur lit même ne dégèle que de quelques centimètres. Une expérience Kneipp ne me souriait guère; et puis comment passer mes bottes et tout mon attirail sans le mouiller ou voir le tout entraîné par le courant et me trouver sur la rive opposée dans la position de Robinson Crusoe abordant sur son île déserte, ou plutôt dans une pire situation, car il avait au moins des feuilles de cocotier! C'eût été trop risqué.

* * *

Par bonheur, un Blanc, ancien baleinier, marié à une Esquimaude, campait sur la rive opposée de la Kruygamepa. Naturellement il avait un bateau; personne ici pendant l'été ne va camper pour la pêche sans bateau. L'idée me vint de le hêler et de lui demander de me transborder. Avec ma forte voix, je ne doutais pas d'attirer son attention

en qu
d'un
mes d
natur
très n
bord
fait m
dispar
rivière
aussi.

J'ins
sentis i
plus vi
barrière
long du

Que

Je ren
habitait
ni la rivi
sans non
petit éch
ment der
Mais héla
elle, n'av
ques, qui,
se lassaien
sonne. U
l'étang, c
verses con
de dérision

en quelques minutes, et de le voir sortir de sa tente armé d'un fusil, croyant à une attaque de fauve. J'appris à mes dépens, qu'il ne faut pas trop compter sur nos talents naturels. En descendant de la *Mary's Mountain*, j'avais vu très nettement la tente de mon ami le Blanc, nichée sur le bord de la rivière au milieu des broussailles. J'en avais fait mon point de direction. Peu à peu cependant la tente disparut et puis je vins me heurter contre un étang. La rivière était encore à un bon kilomètre de là et mon batelier aussi.

J'inspectai l'étang, j'essayai d'y marcher ; mais je me sentis immédiatement embourbé dans la vase et j'en sortis plus vite que je n'y était entré. C'était bel et bien une barrière infranchissable, car il semblait s'étendre tout le long du pied de la montagne.

Que faire ?

Je remontai jusqu'à un point d'où je pus voir la tente où habitait mon sauveur. La tente n'avait pas changé de place, ni la rivière non plus. Je me livrai alors à une vocalisation sans nom, entrecoupée de cris articulés et inarticulés, un petit écho du grand brouhaha que l'en entendra au Jugement dernier. Je criai en anglais, en français, en esquimau. Mais hélas ! dans ces parages déserts, ma voix, si forte soit-elle, n'avait pas plus d'effet que le sifflement des moustiques, qui, nullement abasourdis d'une telle cacophonie, ne se lassaient pas dans leurs attaques sauvages contre ma personne. Un canard pourtant qui voguait tranquillement sur l'étang, croyant sans doute que j'avais des intentions perverses contre sa sécurité, s'envola en me jetant un coin-coin de dérision.

* * *

Cela dura une bonne heure. La tente de mon ami le baleinier était toujours là, toute blanche au milieu des broussailles vertes, la rivière également et moi aussi... mais sur la rive opposée.

Voyant l'inutilité de mes efforts pulmonaires, je me résignai à m'asseoir, toujours en compagnie des moustiques, prêt à faire de la télégraphie sans fil, aussitôt que le baleinier, sa "dame", ou l'un de leurs quatre enfants, sortirait de la tente.

C'était ma seule ressource. Combien de temps devrai-je attendre? Impossible de le dire; le mieux était de m'armer de patience... et d'écraser le plus de moustiques possible en guise de consolation.

Mon attente dura trois heures.

Vu la réception désagréable faite au dehors par les moustiques, tous ceux qui en été campent pour la pêche, Blancs ou Esquimaux, ne sortent de leur tente que quand cela est absolument nécessaire. Je savais que la simple inspection du paysage n'attirerait personne au dehors, bien que le paysage, avec votre serviteur assis tout maugréant sur le flanc de la montagne, entouré d'une auréole de moustiques, devait certainement offrir un spectacle peu ordinaire.

En tout cas, j'avais préparé le matériel de ma télégraphie sans fil, prêt à lancer dans l'espace le message de ma position précaire: un mouchoir tiré de mon bissac et attaché au bout de mon bâton de voyage en faisait tous les frais.

Soudain le devant de la tente qui sert de porte, et sur

laquelle
quelqu'

D'un
je dessi
me faire
Ier ann

Mes si
tit de la
l'étang a

Dix m
courant

réfléchiss

" — A
allez à N

" — D
transport

" — O

les longu
D'ici à T
pas si loin

La dista
kilomètres

Voyant

" — Ter
ble pour T

demain soi

pour vous

Et, comm

" Je dois
du thé. Ne

laquelle mes yeux était rivés, sembla se mouvoir ; puis quelqu'un sortit.

D'un bond je m'étais dressé et, mon bâton-signal en main, je dessinaï dans les airs les courbes les plus mirobolantes à me faire passer pour un télégraphiste du temps de Napoléon Ier annonçant la victoire d'Austerlitz.

Mes signaux furent compris et une seconde personne sortit de la tente. Bientôt mon ami le Blanc apparut sur l'étang avec son bateau.

Dix minutes après, j'étais sous sa tente, le mettant au courant du but de mon voyage. Tout en m'écoutant, il réfléchissait :

“ — Alors, dit-il, quand j'eus fini mes explications, vous allez à Nome... à pieds ?

“ — Dame, oui ! je ne vois guère d'autre moyen de m'y transporter.

“ — Oh ! que si ! (Un marin n'a guère de sympathie pour les longues étapes pédestres.) Pourquoi pas en canot ? D'ici à Teller, sur la côte de la mer de Behring, ce n'est pas si loin ! ”

La distance de Mary's Igloo à Teller par eau est de 130 kilomètres environ.

Voyant que j'hésitais à mettre en pratique sa suggestion :

“ — Tenez, finit-il par dire, nous partons ce soir ensemble pour Teller ; nous y arriverons selon toute probabilité demain soir, et là vous trouverez bien un bateau quelconque pour vous transporter à Nome. Qu'en dites-vous ? ”

Et, comme je me récriai sur son obligeance, il ajouta :

“ Je dois aller à Teller chercher de la farine, du sucre et du thé. Nos provisions sont épuisées. Il n'y a plus de sa-

cre et les enfants ne cessent de m'en demander. Vous voyez que je n'y vais pas uniquement pour vous. Comme nous serons deux, nous ramerons chacun notre tour et la besogne en sera plus facile. ”

Je ne pouvais qu'accepter.

II

A 9 heures du soir nous nous mîmes en route. Un fusil, des cartouches, une caisse contenant du thé, du sucre (mon sucre!) et du biscuit de mer, plus une théière formaient tout notre bagage.

Après avoir recommandé à ses marmots de prendre garde de ne point tomber dans la rivière parce qu'il ne serait pas là pour les en retirer, mon ami poussa son canot sur l'eau et nous commencions le premier de nos 130 kilomètres. Bien entendu il faisait plein jour, le soleil ne se couchant pas, et il en serait ainsi toute la nuit.

* * *

Vers les 11 heures, nous atteignîmes le *Salt Lake*, grand lac salé dans lequel se déverse le Kusatrim. C'est une immense nappe d'eau, magnifique à contempler, mais passablement longue à traverser.

Au loin on voyait un petit point noir :

“ — C'est la Roche aux Perdrix, me dit mon compagnon, et c'est notre point de direction. ”

Je l'
attelage
gnée.
ter, car
risquez
vous, vo

Tandis
saient.

Quelqu
les mouve
derrière
pour repa
petit air e
Son bain
d'une dou
qu'il vive
jeunit tou

Je rumi
baleinier r
que c'était
la Roche a
gnée.

Nous l'at
pagnon de
et s'endorn
je ramais.

Je l'avais contournée deux fois pendant l'hiver avec mon attelage de chiens, mais elle ne m'avait jamais parue si éloignée. Il faut dire qu'en hiver nous avons soin de l'éviter, car il y a des sources chaudes pas bien loin, et vous risquez de disparaître dans un trou à travers la glace, vous, vos chiens, et votre traîneau.

* * *

Tandis que nous ramions à tour de rôle, les heures passaient.

Quelques minutes avant minuit, Phébus, dont je suivais les mouvements avec grand intérêt, fit soudain un plongeon derrière les cimes qui bordaient notre horizon au nord, pour reparaître peu à peu, quelques minutes après, avec un petit air candide et innocent, tout baigné de vapeurs rosées. Son bain matinal, qui n'avait guère duré que le temps d'une douche, l'avait joliment rafraîchi. Rien d'étonnant qu'il vive si vieux et toujours si gaillard, puisqu'il se rajeunit toutes les 24 heures.

J'e ruminai déjà les idées d'une bucolique, quand mon baleinier me rappela à la réalité en me faisant remarquer que c'était mon tour de ramer. Nous nous approchions de la Roche aux Perdrix ; mais elle semblait encore bien éloignée.

Nous l'atteignîmes enfin à 7 heures du matin. Mon compagnon de galère fit : " Ouf ! ", s'étendit au fond du canot et s'endormit. Quelques instants après, il ronflait... et je ramais.

Nous avons maintenant laissé derrière nous la magnifique immensité du " Lac Salé " et étions entrés dans une espèce de coulée, bordée de hautes falaises, assez étroite, mais très profonde. On l'appelle *Tukssuk*; elle relie le " Lac Salé " avec une autre mer intérieure répondant au nom de *Grantley Harbor*, qui, elle, est en communication directe avec la mer de Behring proprement dite par un étroit chenal. Teller, notre terminus, se trouve dans une langue de terre entre *Grantley Harbor* et la mer de Behring. Malheureusement, c'était le moment de la marée montante qui se fait sentir dans toute l'étendue du " Lac Salé " en passant par le " *Tukssuk* ". Cela n'était pas pour rendre ma besogne plus facile.

* * *

Depuis la veille au soir à 9 heures, nous avons ramé sans arrêt, sans nourriture, sauf une gorgée d'eau, sans sommeil. Je commençais à m'en ressentir, mon action sur les rames aussi. Je ramais par habitude, par instinct, mécaniquement sans que mon intelligence y prît la plus petite part, si bien que je finis par aller butter sur un banc de sable. Le choc et l'arrêt brusque réveillèrent mon dormeur; il crut peut-être que nous sombrions. Je vous ai dit que la coulée est profonde, si profonde que par endroits on n'en trouve pas le fond.

D'un bond il fut sur pied :

" — *What is it?* (qu'est-ce qu'il y a ?)

" — Oh! rien de bien remarquable: nous avons échoué

sur un
du Tuk
" — I
" — I
Nous

Comme
sur notre
plein visa
Mon
" — Le
trop si no
Plus noi
voisine du
tait. Noti
allions déb
à la mer d
" — C'es
nous somme
nous ne po
Et ce di
de gros roc
avons ramé

sur un banc de sable, l'un des rares qui se trouvent le long du Tukssuk.

“ — Ma parole, est-ce que vous dormiez ?

“ — Peut-être bien ! ” répondis-je en baillant.

Nous sautâmes dans l'eau pour renflouer notre bateau.

* * *

Comme nous contournions un grand rocher planté à pic sur notre droite, une forte brise nous souffla soudain en plein visage ; le canot fit presque mine de rebrousser chemin.

Mon baleinier grimaca :

“ — Le vent comme la marée est contre nous ; je ne sais trop si nous pourrons atteindre Teller ce soir : ”

Plus nous nous rapprochions de l'extrémité du “Tukssuk” voisine du *Grantley Harbor*, plus la force du vent augmentait. Notre allure, était celle d'une tortue. Comme nous allions déboucher dans la mer intérieure reliée directement à la mer de Behring :

“ — C'est inutile d'essayer, me dit mon compagnon ; ici nous sommes protégés par les falaises, mais une fois au large nous ne pourrions lutter contre le vent. Amarrons ”.

Et ce disant, il dirigea le canot vers la rive couverte de gros rochers. Il était 10.30 heures du matin. Nous avions ramé 13.30 heures sans arrêt.

* * *

Puisque nous faisons la halte, une tasse de thé serait la bienvenue. Nous eûmes bientôt un feu pétillant, sur lequel la théière ne tarda pas à chanter. Notez que nous avions dû apporter avec nous notre provision d'eau douce de la rivière Kusatrim, car une fois entrés dans le " Lac Salé ", nous n'en aurions plus trouvé. Notre petit déjeuner achevé et la vaisselle relavée, mon compagnon se casa entre deux rochers et reprit son somme interrompu. J'aurais voulu en faire autant; mais, à cause de l'excès de fatigue, je pense, je n'y pus réussir.

Je me mis donc à grimper à travers les rochers, examinant la végétation. A ma grande surprise, je découvris dans une anfractuosité, bien   l'abri du vent, quelques petites foug g res, les seules que j'aie jamais rencontrées   l'Alaska. J'en fis une cueillette, et elles sont allées réjouir le coeur d'un naturaliste de ma connaissance.

Vers midi, de mon point d'observation, je vis mon baleinier émerger d'entre ses rochers. Je le rejoignis et nous f mes conseil. Nous ne pouvions aller plus loin avec le canot; sans provisions, il était impossible de camper où nous nous trouvions en attendant que le vent tomb t. Nous décidâmes donc   l'unanimité pour la marche forcée vers Teller. La perspective ne souriait guère   mon compagnon; mais je n'y pouvais rien.

Nous tir mes le canot sur la rive du Tukssuk, y laissant le fusil, cartouches et caisse   provisions, et après l'avoir calé avec des galets, nous attaqu mes notre seconde étape.

Elle ne fut qu'une suite de tr buchades, de sauts sur les " têtes de nègres ", d'envasements dans les marais, le tout avec accompagnement gratuit de moustiques; naturellement pas l'ombre d'un sentier.

En
dans
genou
chemi
Le l
que, le
me. J
" —
" —
vous se
Aretiqu
Si je
bateau
rien du
visitent
font pa
point...
" — E
chagrine
dormir, c
Le con
pratique.

Je m' t
des draps

* * *

Enfin, à 6.30 heures du soir, nous faisons piteuse entrée dans Teller, traînant la jambe, ayant de la boue jusqu'au genoux et l'air de deux vagabonds dévaliseurs de grands chemins.

Le brave Irlandais qui nous donna l'hospitalité, m'apprit que, le matin même, un bateau avait quitté Teller pour Nome. Je l'avais manqué de quelques heures.

“ — A quand le prochain ? demandai-je.

“ — Vous m'en demandez trop long, me répondit-il ; vous savez aussi bien que moi que le service Behring-Océan Arctique n'est rien moins que régulier ! ”

Si je le savais !... De fait, il n'y a pas de service : un bateau tous les 15 jours, parfois tous les mois, parfois... rien du tout. Les quelques marchands, qui, pendant l'été, visitent les côtes de l'Arctique pour la traite des fourrures, font parfois escale à Teller en cas de gros temps, et un point... c'est tout !

“ — Bah ! s'exclama mon baleinier en s'étirant, ne vous chagrinez pas, Père ; le mieux pour le moment est d'aller dormir, demain nous aviserons. ”

Le conseil était bon et je ne fus pas long à le mettre en pratique.

* * *

Je m'étais à peine roulé dans mes couvertures (l'usage des draps est inconnu dans nos parages) que l'Irlandais

vint me dire que des Esquimaux venaient d'aborder et me demandaient.

Sur ce, je me lève et vais voir ce que l'on me veut.

Je trouve trois de mes Esquimaux catholiques qui pêchaient plus au nord, sur la mer de Behring.

En quelques mots ils m'expliquent qu'un Esquimau se mourant de la phtisie et que j'avais baptisé quelques semaines auparavant à la débacle des glaces, agonisait. J'avertis mon Irlandais de laisser la porte de sa cabane ouverte, mais de ne pas m'attendre, et me voilà voguant à nouveau sur le *Grantley Harbor*. Heureusement, je n'avais pas à ramer, mes braves Esquimaux se chargeant de la manoeuvre.

Arrivé à leur campement, je trouve mon malade seul dans une tente isolée, mais avec tout le confort que la charité de mes catholiques avait pu lui procurer. Il a toute sa connaissance et est enchanté de me voir. J'entends sa confession; je le prépare à la mort et, faisant entrer tous mes gens, je récite les prières des agonisants. Le malade ne me semble pas devoir mourir pendant la nuit, et après avoir recommander à mes Esquimaux de venir me chercher s'il baisse, je retourne à Teller. A minuit et demi, je retrouvai mes couvertures et leur compagnon le sommeil.

Le lendemain, j'eus beau scruter la mer de behring, je n'aperçus pas de bateau. Plusieurs fois, cependant, j'avais cru apercevoir une voile; mais ce n'était que des icebergs descendant majestueusement de l'Arctique. J'allai visiter mon mourant et lui porter quelques douceurs. Il semblait mieux. Cependant, à n'en pas douter, il ne vivrait guère que quelques jours. Je le lui dis, et il me répondit simplement: " Comme le Bon Dieu le voudra ! "

Cep
jours
rieur q
jours s
le plus

Il éta
les bois
l'hiver.
espèce c
mineurs

Le ma
(20,000
vers les
rière), a
çait son
A l'em
mon bale
" monoro
Tout al
vers les 2
Salé ", n

Cependant, depuis quatre jours j'étais à Teller et toujours pas de bateau. Je songeais sans cesse au R. P. Supérieur qui m'attendait à Nome. Que devait-il penser? Deux jours se passèrent encore. Il devait avoir quitté Nome et le plus simple pour moi était de retourner à Mary's Igloo.

III

Il était grand temps, d'ailleurs, de songer à transporter les bois de la nouvelle église, si je voulais la finir avant l'hiver. J'entrai donc en pourparlers avec le patron d'une espèce de bateau à roue qui transporte les provisions des mineurs d'or de Teller à leurs différents camps.

* * *

Le matin de mon septième jour à Teller, tous mes bois (20,000 pieds) étaient embarqués sur le chaland, et le soir, vers les 8 heures, le bateau à roue (une seule roue à l'arrière), au milieu d'un bruit de vieille ferraille, commençait son voyage vers Mary's Igloo.

A l'embouchure du Tukssuk, nous hélâmes le canot de mon baleinier, qui, ainsi que moi, se trouvait à bord du "monoroue".

Tout alla bien, quoique nos progrès fussent lents, jusque vers les 2 heures du matin, quand, aux trois quarts du "Lac Salé", notre pilote alla s'échouer sur un banc de sable....

où le chaland s'ancra si bien que tous nos efforts et ceux du " monoroué " réunis ne purent le faire bouger d'un pouce.

" — Rien à faire, me dit le patron ; nous devons attendre la marée montante. "

Je m'étendis sur le pont pour faire un somme. A 9 heures, le chaland était renfloué et nous repartions, toujours sans nous presser. Quelques milles plus loin, nouvel arrêt ; une des palettes de la roue vient de se briser ; aussitôt chacun s'arme de scies, marteaux, équerres... et nous voilà tous à réparer la pauvre roue. Grâce au trop grand nombre d'ouvriers, cela nous prit une heure et demie, et de nouveau machine en avant, mais encore plus lentement à cause des bancs de sable. Enfin, à 4 heures du soir, nous atteignons mes pénates.

Le déchargement des bois ne fut terminé qu'à 11 heures, à peine interrompu par un souper... sur le pouce. C'était le moment de délier les cordons de ma bourse et de payer la note du transport, une grosse note ! Le patron du monoroué sourit, signa le reçu et je nouai de nouveau les cordons de ma pauvre bourse que l'opération financière avait singulièrement aplatie. Mon église était donc enfin à Mary's Igloo ; mais un contretemps semblait en différer encore l'érection pour une longue année.

* * *

A mon retour, j'avais trouvé un mot du R. P. Provincial me demandant de faire partir mon Fr. Coadjuteur pour le

Canac
avait
Igloo
Je
main
" mon
seul, il
C'était
Reste
les off
que j'a
de mon

Deux
que j'é
de mes
dain int
parti de
En m
— que j
Nome, b
certes, u
arrivée n
venaient
avaient p
dans ce l
l'ouvrage

Canada aussitôt que possible, à la première occasion ; on avait besoin de lui à notre collège de Winnipeg, et Mary's Igloo n'est pas précisément dans le voisinage de Winnipeg.

Je n'avais qu'à suivre les directions données ; le lendemain mon brave Frère et sa malle prenaient passage sur le " monoroue ", en route pour Teller. Ce départ me laissait seul, il n'y avait pas à songer à bâtir l'église cette année. C'était une grosse déception, mais le Bon Dieu y pourvoirait.

Resté seul pour constituer toute la Communauté, je repris les offices de sacristain, cuisinier, linge, *ad omnia*, etc., que j'avais délaissés pendant les quelques mois du séjour de mon Frère Coadjuteur.

* * *

Deux semaines après son départ, un après-midi, tandis que j'étais occupé à laver prosaïquement l'intérieur de l'un de mes deux canots sur le bord de la rivière, je fus soudain interrompu dans mon travail par un " Oh ! oh ! " parti de la rive opposée, qui me fit sursauter.

En me retournant, je reconnus mon Frère Coadjuteur — que je croyais en route pour Winnipeg — et le Frère de Nome, bâtisseur d'expérience et excellent menuisier. C'était certes, une surprise, mais une heureuse surprise, car leur arrivée m'assurait de l'érection de ma nouvelle église. Ils venaient de Nome à pied et étaient très fatigués. Ils avaient permission de rester à Mary's Igloo six semaines, et dans ce laps de temps espéraient abattre le plus gros de l'ouvrage.

Dès le lendemain matin, malgré leurs courbatures et tout en boitant, ils commencèrent à niveler le terrain pour les fondations. Je les invitai à se reposer ; mais ils ne voulurent rien entendre : ils étaient “ venus pour travailler, non pour flâner ! ”

Bâtir une église en six semaines, ne fût-ce qu'une église en planches, demande que l'on ne perde pas son temps. Heureusement tous les bois de la charpente étaient ajustés et prêts à être mis en place. C'est le grand avantage d'une église démontable qu'elle peut se monter facilement ; il n'y a qu'à placer les poutres ensemble et à les boulonner. Ce côté pratique m'avait séduit, car vous pensez bien qu'il n'est nullement question de jamais démonter la susdite église, à moins qu'un mien successeur, la trouvant trop banale, n'y substitue une cathédrale !

* * *

Ainsi donc, sous la protection des Bons Anges, la bâtisse avançait chaque jour, prenant tournure. Les Esquimaux, bien que campés fort loin, ne pouvaient résister à la tentation de venir de temps à autre contempler, avec une figure épanouie de plaisir, la réalisation de leurs rêves ; ils allaient vraiment avoir leur église avec un clocher et bientôt peut-être... une cloche. Pour moi, je songeais que le Roi des rois habiterait enfin dans un logis moins indigne de son infinie Majesté, et que l'Eglise catholique posséderait aux portes de l'Océan Arctique un avant-poste, disant à tous qu'elle ne recule devant aucun sacrifice pour procurer à ses

enfan
de pr
Chu
suppr
vec le

La c
à l'Al
parfois
se pro
pour l
La p
il s'ens
pêche s
lacs. L
hommes
humain
repas ; l
6 livres
de cette
60 livres
paraître
indispens
faire du
La dif
poisson ;
leur don

enfants, fussent-ils de pauvres Esquimaux, une " maison de prière ".

Chacun de nous travaillait avec acharnement. Nous avions supprimé les deux récréations et le labeur ne finissait qu'avec le jour.

* * *

La cuisine absorbait une bonne partie de mon temps, car à l'Alaska le cuisinier cuit non seulement les aliments ou parfois les laisse brûler; mais à lui aussi revient le soin de se procurer et ce qu'il devra apprêter et le combustible pour l'apprêter.

La plupart du temps l'ordinaire se compose de poisson; il s'ensuit que la pêche est un sport obligatoire. Toute la pêche se fait avec des filets tendus dans la rivière ou les lacs. N'étaient les chiens, l'approvisionnement de trois hommes ne présenterait pas grande difficulté; l'estomac humain peut se satisfaire avec deux livres de poisson par repas; l'estomac d'un chien en demande trois fois plus, 5 à 6 livres par jour. Ma famille comprenant 12 représentants de cette race intéressante et vorace, c'est une moyenne de 60 livres de poisson à me procurer chaque jour. Cela peut paraître du gaspillage; mais qu'y faire? Les chiens sont indispensables et je n'ai pas d'extrait Liebig pour leur faire du bouillon.

La difficulté n'est pas de leur faire déguster 60 livres de poisson; ils dévoreraient tout aussi bien le double si je le leur donnais, mais de se procurer chaque jour de quoi faire

cette soupe de Gargantua. Dans la rivière Kesatrim le poisson est abondant à certaines époques, mais ne fait que passer. J'en suis donc à pêcher dans un lac à deux kilomètres d'ici, où le poisson séjourne tout l'été. J'y ai mes filets, généralement, deux, que je visite tous les matins.

Les dimanches et jours de fêtes ne sont même pas exceptés. Le lac en question étant séparé de mon habitation par une succession de marécages, la visite aux filets commence toujours par un aller à travers la vase et les herbages, et finit par un retour suivant le même itinéraire, mais avec cette pénible différence que j'ai alors sur le dos un sac de poissons pesant entre 60 et 90 livres: inutile d'ajouter que patauger dans la boue jusqu'aux genoux avec cette charge, constitue un des sports les plus intéressants de Mary's Igloo. La visite aux filets, aller et retour, me prend parfois 2 heures, quand il faut changer les engins et les laver avant de les faire sécher. C'est une ressemblance avec les premiers apôtres sur les rives du lac de Génésareth; malheureusement je ne leur ressemble guère qu'en ce point-là.

Tout cela peut sembler du temps perdu, et j'avoue que je préférerais de beaucoup lire quelque livre intéressant et utile à l'âme, ou avancer la rédaction de mon Dictionnaire Esquimau, ou même écrire quelques lettres. Mais je n'ai pas le choix. Bon gré mal gré je dois, chaque matin, pendant au moins trois mois, faire mon pèlerinage aux filets.

Quand j'ai ainsi préparé la soupe pour mes chiens, cuit trois repas pour ma propre soutenance, lavé la vaisselle autant de fois, balayé la maison, coupé le bois, fait les lampes, entendu les quémandes ou doléances d'une demi-douzaine d'Esquimaux, exercé mes talents médicaux sur trois

ou qua
votion,
délaisser
Mais
deux Fr
et le rés
bâtisse é
âmes du
que le toi
pendant
donc, me
un mois,
nettoyer,
fond, à p

Le dima
bénis enfi
possession.
Vierge, un
le titre de
fut, bien en
aumônes or
Bon Maître
spéciale. L
nacle, les e
petite cloch
qui a entenc

ou quatre de mes ouailles, dit mes patenôtres avec... dévotion, il me reste bien peu de temps pour épistoler ou me délasser dans l'étude des arts libéraux.

Mais me voilà bien loin de l'érection de mon église. Les deux Frères firent merveilles; je tâchai d'en faire autant, et le résultat fut que, le 14 septembre, le plus gros de la bâtisse était terminé. Grâce à une entente avec les saintes âmes du purgatoire, la pluie nous avait épargnés jusqu'à ce que le toit fût complètement fini; il plut alors et à torrents pendant toute une semaine. Mes deux Frères me quittèrent donc, me laissant le soin de finir leur ouvrage. Cela me prit un mois, passé à donner la dernière touche à la bâtisse, à nettoyer, à huiler le plancher, à vernir les murs et le plafond, à peindre l'autel, à installer les poêles.

* * *

Le dimanche, 5 octobre, tout était propre et luisant. Je bénis enfin la nouvelle église et Notre-Seigneur en prend possession. C'était la fête de la Purification de la Très Sainte Vierge, une solennité qui concordait on ne peut mieux avec le titre de Notre-Dame de Lourdes. Ma messe de ce jour fut, bien entendu, pour tous les bienfaiteurs, qui, par leurs aumônes ou leurs prières, m'avaient permis d'offrir au Bon Maître cette demeure. Il eut pour eux une bénédiction spéciale. Dans le sanctuaire même, tout, l'autel, le tabernacle, les candélabres, la lampe, les ornements, jusqu'à la petite cloche, me rappelle sans cesse la charité si généreuse qui a entendu l'appel des pauvres Esquimaux catholiques.

* * *

Deux semaines après, le patriarche de Mary's Igloo, Nullukina, qui ignorait le nombre de ses printemps, mais n'était pas loin de la centaine, je crois, était appelé au Paradis dont il parlait souvent. Il mourut simplement, sans appréhension, trouvant tout naturel d'aller voir le Bon Dieu. Il avait été baptisé en 1907. Je le vis la veille de sa mort; il ne tarissait pas de reconnaissance envers la Divine Providence qui lui avait permis de terminer son long voyage sur cette terre dans le sein de l'Eglise.

La nuit qui suivit son décès, un de ses petits-fils, pour qui il avait une prédilection spéciale, eut un rêve étrange. Il vit sur la neige des empreintes de quelqu'un voyageant en raquettes; les empreintes zigzaguaient de droite et de gauche, comme si le voyageur avait hésité sur la direction à suivre. Peu à peu les empreintes devenaient plus distinctes; il reconnut que c'étaient celles de son grand-père. Un Esquimau reconnaît de suite aux empreintes laissées par les raquettes l'identité d'un voyageur.

Suivant les pas de son grand-père, il arriva à un endroit où une croix avait été dessinée sur la neige; là le vieillard s'était agenouillé, tourné vers la croix. Puis les empreintes des raquettes continuaient en ligne droite, sans la moindre déviation, très au loin, vers une montagne couverte de neige qui semblait toucher au ciel. Ce songe frappa beaucoup le jeune homme et, je l'espère, contribuera à ouvrir ses yeux à la vérité. Le bon Nullukina fut le premier à être enterré à la nouvelle église. Je fournis le cercueil et la

eroix. Tout le village assista aux funérailles, qui se firent
au milieu d'une tempête de neige.

* * *

Vous le dirai-je ? Moi aussi, je fais des rêves, et j'ajou-
terai bien vite que j'espère les voir se réaliser. Je rêve
d'une école et d'un orphelinat placés sous la direction de
religieuses. Il est impossible d'élever une génération vrai-
ment chrétienne sans le concours d'une école catholique, et
sans la formation donnée aux futures mères de famille par
des Soeurs. Je pars donc de nouveau en campagne, et, re-
prenant mon rôle de mendiant, je crie à tue-tête, comme les
marchands des quatre saisons le long des rues: " Qui me
donnera une fenêtre pour mon école, ou mieux deux ? Qui
me fera présent d'une petite porte et d'une grande pour
mon orphelinat ? Qui fournira la toiture, les murs, les poê-
les ? Qui m'assurera d'une rente pour nourrir trois Soeurs
et une douzaine d'orphelins ? Qui veut s'assurer une rente
éternelle sur la banque du bon Dieu, en contribuant à don-
ner aux enfants Esquimaux le grand bienfait de l'éduca-
tion catholique ? "

On me dira que je suis insatiable. C'est peut-être vrai ;
mais qui ne le serait, quand l'enjeu est le salut d'âmes im-
mortelles rachetées au prix des souffrances du Calvaire !

CROQUIS BLANCS

AU PAYS ABYSSIN

Par M. J. BAETEMAN

La zariste, missionnaire en Abyssinie

JE suis converti ! ...

Parfaitement ! ... Cela vous fait rire ? Moi aussi !
Et pourtant, c'est vrai, authentique, indubitable, incommensurablement vrai !

La preuve ? regardez mon titre !

Quelle distance entre le noir et le blanc ! je ne veux pas dire entre un Nègre et un Européen, mais entre la couleur blanche et la couleur noire ! deux antipodes : deux contraires !

Mon dernier travail s'appelait *Croquis Noirs* ; j'ai baptisé celui-ci *Croquis Blancs*. Et cela non seulement par amour des contrastes, mais pour un motif que je vais vous expliquer.

Est-ce la couleur du titre qui a déteint sur moi ? Est-ce une idée fixe qui m'a hanté peut-être ? Est-ce l'air ambiant ou plutôt le fait de vivre chez des Noirs ?

Je ne sais ; mais on m'a dit, et avec raison, que, dans mes précédents croquis, j'avais été trop noir ! que, j'avais " vu tout en noir ", comme un vieux misanthrope que l'existence a rendu pessimiste, et que je m'étais un peu trop appliqué à montrer le mauvais côté des choses !

Oui, c'est vrai ! Et pourtant saint Paul ne conseille-t-il pas de se faire tout à tous, c'est-à-dire blanc avec les blancs, jaune avec les jaunes, noir avec les noirs ? L'histoire impartiale doit-elle donc cacher la vérité, rougir de la montrer toute nue ! Et pourtant !... Je m'arrête, car je m'aperçois que je prélude à mon apologie.

• • •

Donc, je suis converti !

De noir, je suis devenu blanc ; non pas moi, mais ma tournure d'esprit !

Le missionnaire, comme tout le monde, est sujet au changement, au singulier et au pluriel ! Je me suis donc appliqué à changer de lorgnette, à regarder l'envers de la médaille, à chercher du blanc ! Et j'en ai trouvé.

Que voulez-vous ? dans un pays pareil, ce qui frappe tout d'abord, ce qui vous saute aux yeux, c'est ce qui choque, ce qui froisse, ce qui blesse, ce qui répugne, le noir enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom ! puis, petit à petit, on s'habitue, on vieillit, on mûrit, on devient plus traitable ! Pour mieux voir, on y regarde à deux fois, et il arrive que la deuxième fois, on aperçoit une foule de choses qui avaient échappé au premier coup d'œil forcément superficiel.

J'ai donc été trop noir dans mes croquis noirs ; je vais peindre du blanc. Il n'en manque pas.

J'irai cueillir ces fleurettes blanches dans l'âme de nos paroissiens, dans les ruines, un peu partout.

Et, ceci dit, sans autre préambule, sans autre présentation, car nous sommes de vieilles connaissances, je commence.

I

LES MORTIFICATIONS D'UN PETIT ABYSSIN

On fait un peu de tout en mission.

Ici, où je me trouve seul, je suis missionnaire, médecin, vétérinaire, pharmacien, jardinier, maçon, cuisinier, serrurier, etc., etc... A Alitiéna, j'étais d'abord professeur de " belles lettres ", puis missionnaire ambulante, puis un jour je me réveillai à la tête de 200 diabolins, gentils à croquer, mignons comme des anges, et tous les matins, je faisais le catéchisme à ceux d'entre eux qui pouvaient venir.

Or, parmi ces petites âmes qui s'ouvraient à la grâce comme les fleurs ouvrent leur corolle à la rosée du matin j'en distinguai une qui me parut plus belle que les autres.

Il s'agit d'un enfant qui a 14 ans aujourd'hui. Il apprend le français et tout nous fait espérer qu'il sera prêtre un jour.

Pour ne pas imiter le hibou de la fable, je ne dirai pas que c'est un ange. Non, il a ses défauts comme tout le monde, mais il a aussi une délicatesse charmante — chose bien rare ici — et une piété franche et sincère.

Je lui avais un jour expliqué ce que c'est qu'un " sacrifice " et tout doucement, je le lançai dans cette voie. Tous les samedis, il m'apportait un papier sur lequel il marquait chaque soir le nombre des actes méritoires accomplis dans sa journée. Il lui arriva de dépasser la centaine en huit jours.

Quelque temps après, je voulus lui tendre un piège et je lui demandai de me donner par écrit la liste des mortifications et des actes d'humilité dont il avait l'habitude ou qu'il se proposait de faire. Et le soir, sur une page de son cahier, il m'apportait le bulletin qui suit et que je vous traduis mot à mot.

Voici mon Père, les mortifications que j'essaie de faire :

Je ne mange pas autant que je voudrais manger. — Le matin quand ma mère me réveille, je me lève tout de suite, et j'aimerais mieux rester couché. — Je travaille quand le travail ne me plaît pas. — J'obéis à ceux que je n'aime pas. — Quand on m'insulte, je ne dis rien. — Quand on me frappe, je " fais de la patience " et je ne dis rien. — Je ne mange pas ce qui me plaît et mange ce qui ne me plaît pas. — Je ne parle pas à l'église. — Je ne regarde pas les belles choses qui sont dans vos caisses et que j'aimerais bien voir. — Je passe devant votre porte sans entrer vous dire bonjour, et je voudrais entrer parce que je vous aime bien. — Quand on me donne du sucre je dis : " Merci ! je n'en veux pas ! " (Et un enfant abyssin passerait par le feu pour avoir du sucre !). — Je m'amuse avec les camarades que je n'aime pas et ne m'amuse pas avec ceux que j'aime. — Je fais ce que veulent les autres et non ce que je veux. — Je ne ris pas quand je voudrais rire. — Je voudrais bien causer avec les hommes et les enfants qui sont près de la porte ; mais je la passe sans rien dire.

Voici maintenant les actes d'humilité que j'essaie de faire.

Quand quelqu'un me dit : " Je vau mieux que toi ", je lui répons : " Oui, mon frère, tu vau mieux que moi. " — Quand on discute, je dis : " Oui, mon frère, c'est toi qui as raison ; moi, je me trompe. " — J'aimerais avoir de beaux habits ; mais je ne suis pas triste de n'en pas avoir ! — J'aimerais être loué ; mais je ne le veux pas. — J'aimerais me faire remarquer en classe ou au chant ; mais je ne le fais pas. — Je ne me regarde pas la figure dans la petite glace qui est chez *abba* Kyrillos. — Je ne dis pas le bien que je fais et je dis le mal que je fais. — Voilà, mon Père.

* * *

Voilà, mon Père ! . . . Et moi, je vous dirai : " Voilà, frères d'Europe, les belles âmes que le bon Dieu fait germer parfois en pays infidèle pour consoler un peu le cœur des pauvres missionnaires, à qui les douleurs et les déceptions ne manquent pas ! "

Ces belles âmes-là ne méritent-elles pas vraiment que l'on fasse 2 000 lieues pour venir les faire fleurir au grand soleil du bon Dieu ? Sans doute, notre petit Abyssin ne remplit pas toujours ce beau programme qu'il s'est tracé ! Mais quel est donc l'homme même fervent qui ne fait pas parfois, sinon souvent, un accroc aux résolutions qu'il a prises ? Et ne serait-ce pas déjà bien beau de voir un petit sauvage trouver tout seul ces mille petites industries que des grandes personnes d'Europe peut-être ne trouveraient pas si bien !

Cet enfant, si Dieu nous le conserve, fera plus tard un bon

missi
pieux
bonjo
tous l
L'a
me tro
" —
" —
" —
d'épine
" —
" —
Pâques,

Neuf ?
— Qu'
— Mai
— Ce r
— Non
— Alor
Mais po
dirai d'av
Tous ce
savent par

missionnaire, doux, intelligent, travailleur. Il est surtout pieux ; il va, pendant les récréations de midi, dire un petit bonjour au divin prisonnier du tabernacle, et il communique tous les jours !

L'année dernière, au temps de la Passion, il vint, un soir me trouver dans ma cabane et me dit :

“ — Père, donnez-moi une image !

“ — Laquelle, mon fils ?

“ — Celle où il y a Notre-Seigneur avec sa couronne d'épines et du sang sur sa figure.

“ — Et pourquoi celle-là plutôt qu'une autre ?

“ — C'est que voici le temps de la Passion, et jusqu'à Pâques, je veux être triste avec Lui ! ”

II

NEUF D'UN COUP

Neuf ?

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Mais tout simplement $8 + 1$, ou $10 - 1 = 9$.

— Ce n'est pas un chiffre qui porte malheur, je suppose ?

— Non.

— Alors, laissez-moi vous raconter l'histoire des neuf.

Mais pour ne pas vous intriguer trop longtemps, je vous dirai d'avance qu'il s'agit de neuf conversions.

Tous ceux qui, de près ou de loin, s'occupent des âmes savent par expérience qu'une conversion est chose bien

difficile ! On constate vite, avec le P. Lacordaire, " que l'homme ne peut rien pour convertir, que mille vies données en une heure et une éloquence à faire pleurer le marbre, ne peuvent rien sur les âmes : que Dieu n'a pas touchées. "

Aussi, l'ouvrier évangélique, pêcheur d'hommes, chasseur d'âmes, sent parfois bien vivement son impuissance. Il a beau s'épuiser, se fatiguer ; c'est Dieu seul qui donne le branle, et sans lui, il doit redire comme les apôtres : " Nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ! "

Il arrive aussi que Dieu, pour élever son courage plus ou moins abattu ou pour donner des ailes à son zèle, fait éclore des conversions inattendues, humainement inexplicables, et le pauvre petit missionnaire tout heureux se remet au travail avec une joie et une ardeur plus grandes. C'est un peu ce qui m'arriva.

* * *

J'étais à Gouala depuis plusieurs mois, seul comme un ermite ou, si vous aimez mieux, comme le passereau solitaire sur un toit ; environné de traîtres, d'espions, d'ennemis. les uns sucrés (les pires), les autres ennemis tout court et cela franchement. La situation n'y est pas toujours agréable.

Dans un milieu pareil, si nos catholiques nous donnent des consolations, nous avons affaire à forte partie. En tout cas, le missionnaire s'y voit vite obligé d'abandonner les beaux rêves forgés autrefois par sa juvénile ardeur : des tribus entières venant écouter la Bonne Nouvelle, des conversions en masse, liberté d'aller et de venir, de courir partout où les âmes l'appellent.

F
cien
cach
les
mor
com
mais
pliés
patie
plim
En
pouse
Mais,
tir les
de Di
de tin
leur r

Un
"
"
"
"
"
"
"

Hélas ! pour notre pauvre mission, c'est de l'histoire ancienne ou future ; le présent est tout autre. Il faut rester caché, paraître le moins possible, se faire oublier, atténuer les ardeurs de son zèle si on en a, baisser la lampe, faire le mort ! Il faut être calme comme un sphinx, imperturbable comme un cadran solaire, au besoin (ce qui n'est pas facile, mais parfois nécessaire), être rusé comme 24 Grecs multipliés par 42 Arméniens, prudent comme un Peau-Rouge patient comme Job, recevoir les injures comme des compliments, etc. . .

En résumé, il y faut un assemblage de qualités qui ne poussent pas d'elles-mêmes et qu'on doit s'efforcer d'acquérir. Mais, le plus dur, pour un coeur de prêtre, c'est de se sentir les bras liés en face d'âmes qui nous appellent, et, soldat de Dieu, être condamné à rester l'arme au bras avec défense de tirer ; voir les provocations, ses ennemis, sans pouvoir leur répondre ; en deux mots : souffrir et se taire !

* * *

Un jour, un de nos prêtres indigènes, s'en vint me dire :

“ — Père, je vous annonce une bonne nouvelle !

“ — Ah !

“ — Neuf personnes vont se convertir !

“ — Combien ?

“ — Neuf !

“ — Vrai ?

“ — Vrai ! ”

Pour nous, qui sommes habitués à pêcher à la ligne les quelques âmes qui, de temps en temps viennent " mordre " aux appâts de la grâce, c'était une nouvelle renversante !
Je tombais des nues !

" — Où donc ?

" — A Maï-Brazio ! "

C'est le nom d'une de nos stations à deux heures de Gouala, où nous avons un bon noyau de catholiques et deux prêtres à demeure.

Je secouai ma torpeur et mes rhumatismes (car j'en avais ce jour-là) ; je pris vite mon partie, ma mule, mon parapluie et le chemin de Maï-Brazio.

C'est le seul endroit où nous pouvons (de temps en temps seulement) faire une apparition sans trop effaroucher nos frères schismatiques.

Le logement et la nourriture étaient plutôt " apostoliques " et comme la saison des pluies était commencée, le toit de la cabane genre écumoir, me permettait de recevoir de temps en temps : des douches froides, gratuites et obligatoires, sans compter que le vent et la pluie entraient chez moi par quatre grands trous baptisés " fenêtres " et que l'on avait oublié de boucher. Mais si, au dehors, il faisait triste et froid, j'avais du soleil dans mon coeur.

• • • •

C'était bien vrai. Un homme se convertissait, amenant avec lui sa femme et ses quatre enfants.

Il y a un an à peine, cet homme était notre plus mortel

enne
néop
appr
pas e
sa ma
lui a
repro
lui av
projet
dire u
il ne l
Alo
plus fo
de l'an
s'en vi
" jeter
Les
du rent
Quar
médiato
et pour
Une
lépreuse
baptême

S'il y
en est d
qu'il sou

ennemi. Mais " l'Esprit souffle où il veut ", et l'on vit ce néophyte, fils d'un " grand homme ", venir tous les jours apprendre le catéchisme au milieu de moutards qui ne savent pas encore se moucher, même avec leurs doigts. Le soir, en sa maison, il demandait à ses enfants, plus avancés que lui, de lui apprendre ce qu'il ne savait pas. Il eut à supporter les reproches, les colères et les menaces de ses frères, qui, après lui avoir offert de lui donner des vaches s'il renonçait à son projet, finirent par lui promettre une " cartouche ", c'est-à-dire un coup de fusil ! On voulut l'enchaîner ; mais, comme il ne bronchait pas, on le laissa tranquille.

Alors, le siège de la femme commença. La place résista plus fortement encore. En vain on essaya de lui faire peur, de l'amadouer. En vain toutes les commères du voisinage s'en vinrent une pierre sur le cou, la supplier de ne pas " jeter la honte sur sa famille ", rien n'y fit.

Les enfants, plus décidés encore, si possible, apportaient du renfort.

Quand j'arrivai, après quelques jours de préparation immédiate, je baptisai toute la famille. Quelle joie, ce jour-là, et pour eux et pour moi !

Une pauvre femme lépreuse, avec ses deux petites filles, lépreuses comme leur mère, reçurent en même temps le baptême.

* * *

S'il y a dans la vie du missionnaire des jours sombres, il en est d'autres où la joie l'inonde tellement qu'il oublie ce qu'il souffre, pour ne penser qu'au ciel.

Je revins donc tout joyeux en mon ermitage, confiant ces neuf âmes aux neuf chœurs des anges. Et tout en cheminant au travers des horribles casse-cou qui remplacent ici les routes, je remuais bien des choses dans mon fort intérieur.

• • •

Je voyais clair, enfin, dans les affaires du bon Dieu. Je comprenais ce qu'il voulait de moi. Je le remerciais de travailler lui-même, là, où, hélas ! moi, je ne le puis pas ! Et, au fond du cœur, une voix semblait me redire une chose que j'oubliais trop, c'est que Notre-Seigneur a plus fait pour les âmes en souffrant et en mourant pour elles sur la croix qu'en parcourant pendant trois ans les bourgades de la Judée. Et je promis alors à Dieu que désormais je le laisserais faire.

Voilà l'histoire de mes neuf ! N'est-elle pas jolie ?... Pourquoi n'est-elle qu'une oasis dans le désert de notre vie ici ?..

Priez pour nous, afin qu'elle revienne plus souvent nous consoler, nous donner du courage, et aussi vous édifier ! Si vous nous y aidez par vos prières, l'avenir est à nous ! Hugo a bien dit : " L'avenir n'est à personne ! l'avenir est à Dieu ! " Mais dans le cas, Dieu et nous, c'est la même chose !

III

C'ÉTAIT UNE PAUVRE PETITE ÉGLISE

Oui, c'était une pauvre petite église !

Église ? Cabane, mansarde, maison, oui ; église ? non !

8 m
ches
Je
entre
dress
Or
dorm
là coi

Un
A Ali
sionne
église
tiéna
tour s
On
la mon
Mais
Deu
rousse
tomba.
Et, d
murs et
Sunt la
Bientôt

8 mètres de long sur 6 de large ; 4 murs, un toit en branches recouvertes de terre.

Jaillie du sol sous une poussée de foi, il y a quarante ans entre deux persécutions, fleur au milieu des ruines, elle se dressait timide, craintive, au flanc de la montagne.

On y avait dit la messe. Autour d'elle, quelques tombes dormaient, solitaires, et elle, au milieu de ces tombes, restait là comme une pauvre mère au milieu de ses enfants morts...

• • •

Un jour, chagrine, menaçante, la persécution se réveilla. ▲ Alitiéna l'église fut brûlée, pillée ; l'évêque et deux missionnaires furent trainés en prison. Et la pauvre petite église de Mai-Brazio, ayant appris que sa grande sœur d'Alitiéna était tombée, se mit à avoir peur, et un jour aussi son tour arriva.

On décida d'incendier la pauvre petite église au flanc de la montagne.

Mais comment brûler des pierres ?

Deux jours durant on y entassa du bois, de la paille, des broussailles. On y mit le feu, les murs résistèrent, le toit tomba...

Et, depuis trente ans, la pauvre petite église montrait ses murs et ses poutres calcinés, son autel brisé et sa désolation. *Sunt lacrymæ rerum !* Les choses aussi ont leur mélancolie. Bientôt, parmi ses ruines, l'herbe poussa !

• • •

Quand je passais près de ces ruines, nouveau Jérémie j'avais envie de m'y asseoir pour pleurer. Les tombes semblaient s'entrouvrir pour laisser passer leur plainte, la plainte des morts. Les murs résistaient au temps. Dans l'herbe, les fleurs poussaient ; mais les ruines restaient ruines ; et dans l'ombre, le rire sinistre de la haine qui veille semblaient nous dire : " Vous n'y toucherez pas ! "

On avait souvent plaidé sa cause. A chaque éclaircie qui se faisait dans notre ciel obstinément noir, on avait demandé aux chefs la permission de la rebâtir !

Un jour de travail, quelques poutres, des branches un peu de terre et c'était fait ! Mais rien ! rien que la désolante pensée que nos supplications étaient inutiles, des promesses vagues comme la bulle de savon qui crève en l'air, des fins de non-recevoir, des sourires équivoques qui venaient étouffer en nous tout germe d'espoir.

Il aurait fallu " la permission du roi ! " ... Or, cette permission, nous ne l'aurions jamais, car la haine veillait et le roi était bien loin !

Et la petite église en ruines restait attachée au flanc de la montagne. Une cabane, encore plus petite, étroite, sombre, triste, enfumée, recueillait et cachait nos chrétiens.

Tout espoir sembla perdu ; mais Dieu, qui regarde du haut de son ciel, voulut nous montrer que sa main est toujours puissante, et qu' " espérer quand même " ,c'est le premier de nos devoirs.

* * *

Je pourrais, maintenant, changeant de plume, quitter le genre élégiaque pour prendre celui plus précis d'historien " collectionneur de petits faits significatifs ", comme dit E. Faguet. Mais cette histoire détaillée, si elle fut pour nous pleine d'émotions et d'ennuis, serait pour vous sans charmes. Et pourtant !... comme elle vous peindrait bien notre situation si précaire, et les immenses difficultés auxquelles nous nous heurtons tous les jours.

En Europe, et même, d'habitude en pays de mission, quand on veut bâtir une maison, on la bâtit. Ici, il faut la permission de tant de personnages, que rien que pour ces simples préliminaires, il nous fallut deux mois.

Manceuvrant tour à tour la ruse, la flatterie, les promesses ; nous adressant au cœur, à la tête, au ventre au besoin ; après bien des marches, démarches et contremarches, nous obtînmes gain de cause sur toute la ligne.

Le travail fut commencé et plusieurs fois interrompu. Il y eut des accusations, des fourberies, des excommunications, des procès.

Enfin, au bout de trois mois, tout était fini, et la pauvre petite église s'élevait craintive, timide au flanc de la montagne ! Elle avait raison d'être timide !... Car, si, par un heureux concours de circonstances, il nous a été permis de la rebâtir, et c'est déjà un grand résultat, nous ne prévoyons pas encore l'heureux jour où nous pourrons enfin y dire la messe.

Au contraire, notre ciel semble s'assombrir de plus en plus ! Heureusement que nous sommes habitués à toutes les vicissitudes ! Et puis, au fond, la persécution n'est-elle pas le signe

de la vérité ? Comme le disait récemment S. S. le Pape Pie X aux évêques arméniens : “ Si nous n’étions pas continuellement persécutés, on pourrait douter que nous sommes la véritable Eglise ! ”

IV. — “ PAUPERES EVANGELISANTUR ”

Lorsque les disciples de Jean s’en vinrent demander à Jésus ce qu’ils devaient dire à celui qui les avait envoyés.

“ Vous pourrez lui apprendre, répondit le Maître, que... les pauvres sont évangélisés. ”

Le Fils de Dieu, donne l’évangélisation des pauvres comme une marque de l’avènement de son règne sur la terre. Et une des premières paroles qui sortit de ses lèvres divines quand il commença à prêcher sa doctrine, fut celle-ci : “ Bienheureux les pauvres ! ”

* * *

Le monde sourit de dédain, peut-être, devant ces paroles sacrées. Il ne sait ni ne veut les comprendre ; mais l’Eglise et ceux qui ont le bonheur d’être ses enfants, ont hérité de cette sympathie divine pour les pauvres !

Il suffit, pour voir le contraste entre le monde et l’Eglise, de comparer Voltaire et saint Vincent de Paul. Le premier disait : “ Il faut aux pauvres du foin, un joug et un aiguillon ! ” Le second s’adressant aux premières Filles de la

Ch
gn
vo
vo
I
ven
ils
Chr
D
l’ap
la f
pass
carn
recri
De
me r
cette
frère
sur la
vre et
ques
me le

Pou
sont de
bu ent
l’Empi

Charité, s'écriait: " Aimez les pauvres! Ce sont nos seigneurs et nos maîtres... Humiliez-vous, mes filles, et dites-vous souvent que Dieu, en vous faisant servir les pauvres, vous a donné une grâce au-dessus de vos mérites! "

Les missionnaires, hérauts de la Bonne Nouvelle, ne peuvent que répéter les paroles de leur Maître, et tous les jours, ils touchent du doigt combien se réalise la promesse du Christ, je veux dire, combien les pauvres sont heureux.

D'abord, pauvre lui-même, mendiant, vivant d'aumônes, l'apôtre se sent porté irrésistiblement vers les déshérités de la fortune, vers ces éternels spectateurs d'un bonheur qui passe sans jamais s'arrêter chez eux! Il voit en eux des incarnations du Maître; et c'est toujours parmi eux qu'il recrute ses premiers convertis.

Dans toutes les missions, je crois qu'on peut faire la même remarque. Ce sont surtout les pauvres qui viennent à cette religion où non seulement ils sont reçus comme des frères, eux, les délaissés, les parias, mais où on leur montre sur la croix un Dieu qui pour eux s'est abaissé, a vécu pauvre et a voulu mourir, un Dieu qui leur promet de magnifiques récompenses dans une autre vie où leur pauvreté même leur donne espoir qu'ils entreront.

* * *

Pour ne parler que de l'Abyssinie, tous nos catholiques sont des pauvres! A Alitiéna, notre principal centre, la tribu entière est convertie. Or, parmi toutes les provinces de l'Empire, il n'en est pas une seule qui soit si pauvre, si dé-

solée, et dont le sol soit si aride, si misérable, si désert, si brûlé. Est-ce pour cela que le Vénérable de Jacobis s'y installa et s'y établit comme un père au milieu de ses enfants? Je n'en doute pas!

Tout récemment, un homme venu de fort loin pour voir de ses yeux ce qu'on lui avait raconté au sujet des catholiques, descendit à Alitiéna.

A son retour, il me dit :

“ Je n'ai pas voulu rester longtemps à Alitiéna, car le seul fait de voir des hommes comme vous vivre dans cet affreux désert, au milieu de gens pauvres, misérables, me prouve que vous avez la véritable religion. ”

* * *

Ici, dans l'Agamié, le pays est plus fertile; aussi les conversions sont rares. Les catholiques que nous convertissons par ci par là sont presque tous pauvres. Aucun grand, aucun chef, n'ose venir à nous. Beaucoup de schismatiques, au coeur droit, ne doutent pas que nous ayons la vérité; mais, pour faire le grand pas, il leur faudrait renoncer à certains avantages matériels, à une dignité, à une charge, à un fief auxquels ils sont cramponnés et qui les font vivre. Tandis que les pauvres, ceux qui n'ont rien à perdre, s'en viennent librement; rien n'entrave leur marche vers la lumière.

Que de fois j'ai constaté ici la force d'attraction de ces *impedimenta* qui retiennent hésitantes ou prisonnières, certaines âmes qui ne doutent plus !

hon
catl
nus,
Il
la..
U.
trou
“
Env
fem
verti
se à
mais
Ce
bas.
Les
légers
trouv
toire
ne vo
habent
et il e

En F
la ques
marche

“ Je suis prêtre... je suis diacre... je suis “ grand hommes ”... chef de village... j'ai un fief. Si je me fais catholique, je perds tout, mes champs, mes prés, mes revenus, ma dignité, l'argent qui me faisait vivre! ”

Il faudrait donner un coup de pied énergique à tout cela...

Un petit chef des environs d'Alitiéna vint un jour nous trouver et nous dire :

“ Je connais votre religion, je sais qu'elle est la vraie. Envoyez-moi des hommes qui instruiront mes frères, nos femmes et nos enfants. Quant à moi, je ne puis pas me convertir; je suis chef de village, si je me convertis, je m'expose à perdre ma dignité! Je sais bien que j'irai en enfer ; mais tant pis ! ”

Celui-là disait tout haut ce que beaucoup pensent tout bas.

Les pauvres, les simples, les petits s'en viennent joyeux, légers, tranquilles, comme des bergers de la crèche, et ils trouvent Jésus! C'est toujours la scène de l'Evangile, l'histoire de ce jeune homme que le Maître appelait, mais qui ne voulut pas le suivre et s'en alla tristement... *erat enim habens multas possessiones!* (il avait beaucoup de richesses) et il en était l'esclave.

* * *

En plus de l'argent, il y a parfois, comme je l'ai signalé, la question des dignités et des honneurs qui arrête dans leur marche des âmes dont Dieu a pourtant su ouvrir les yeux.

On est chef, on est “ grand homme ”, général ; on gouverne un district ; on a une suite nombreuse, beaucoup d'amis, de l'argent à volonté et des biens au soleil... Du jour où l'on se ferait catholique, on s'expose à perdre tout cela ! on descend du piédestal pour devenir un simple mortel ! Adieu les honneurs, la gloire et les richesses ! On sera montré du doigt. Les petits enfants eux-mêmes, sauront par leurs parents que vous êtes un dégénéré, un “ musulman ”, et sur votre passage vous lirez l'ironie ou la haine dans les regards, et vous entendrez les ricanements et les insultes.

J'avoue qu'il faut une certaine dose de courage, d'héroïsme même, pour se résoudre à briser tant de ponts derrière soi.

Un de nos moines d'Aliétina eut cet héroïsme.

Voici en peu de mots son histoire. Il était général d'avant-garde du *choum* Agamé Sebeat (aujourd'hui Ras), brave comme son épée. Ses soldats l'adoraient, car sa bravoure était grande.

Un soir, s'entretenant familièrement avec son chef, celui-ci lui dit :

“ S'il est sur terre une religion véritable, c'est celle des catholiques !

“ — Alors, lui répondit le général, pourquoi ne pas l'embrasser ?

“ — C'est facile à dire !

“ — Mais si, là seulement, se trouve la vérité !

“ — Et notre avenir ? Tu n'ignores pas les conséquences, que cet acte entraînerait !

“ — Je sais !... Mais, moi, je suis décidé !

“ — A quoi ?

“ —
“ —
“ —
“ —
“ —
viend
La
généra
nellem
le bap
mais l
rien ne
“ —
être dig
Quan
Ras Seb
le reçoit
parvenu
lui inspi
pations.

Ah ! ou
marchent
Malheur
ceux qui
ceux-là, au
min qui ce
beaucoup

“ — A me faire catholique coûte que coûte !

“ — Je te le défends.

“ — Moi, je le veux !

“ — Je vais t'enchaîner !

“ — Soit, Mais dussé-je être enchaîné jusqu'à la mort, viendra bien un moment où tomberont mes chaînes. ”

La conversation en resta là ! Mais, la nuit suivante, ledit général partit pour Kéren où Mgr Touvier le reçut paternellement. On l'instruisit et on ne tarda pas à lui donner le baptême. On aurait même voulu le pousser à la prêtrise ; mais lui, si obéissant en tout, refusa avec une énergie que rien ne put abattre.

“ — J'ai tué trop d'hommes à la guerre, disait-il, pour être digne du sacerdoce. ”

Quand, de temps en temps, il nous accompagne chez le Ras Sebeath, son ancien ami et compagnon d'armes, celui-ci le reçoit toujours avec affection. Mais il coudoie bien des parvenus qui ne cachent pas le dédain et le mépris qu'ils lui inspirent. C'est, d'ailleurs, la dernière de ses préoccupations.

* * *

Ah ! oui ! Bienheureux les pauvres ! les coeurs simples, ils marchent facilement à l'étoile ! Mais, malheur aux riches ! Malheur au monde à cause de ses scandales ! Malheur à ceux qui se laissent prendre aux vains appâts du siècle, ceux-là, aurnt bien des difficultés pour entrer dans le chemin qui conduit à la vie, car ils ont beaucoup de bagages, beaucoup d'*impedimenta*, auxquels ils sont trop attachés.

V. — LE “ MÉDECIN MALGRÉ LUI ”

Dans ses *Misérables*, Victor Hugo met sur les lèvres d'un prêtre les paroles suivantes :

“ Est-ce que je ne suis pas médecin aussi ? Moi aussi, j'ai mes malades : d'abord, j'ai les leurs qu'ils appellent les malades, et puis, j'ai les miens que j'appelle les malheureux. Voici la nuance : la porte du médecin ne doit jamais être fermée ; la porte du prêtre doit toujours être ouverte. ”

Le poète a raison.

Mais, je constate, pour mon compte, que, si l'on est à la fois prêtre et médecin, il faut multiplier par deux la nuance qu'il signale. Car, de gré ou de force, ici, il faut être médecin, même vétérinaire et chirurgien au besoin ! J'avoue qu'avant de quitter la France, j'avais fort négligé cette branche de connaissances. Mais on est vite *doctus cum libro* ; et il m'arrive souvent de rire quand on vient me demander des consultations sur des maladies qui désespèrent même les vrais médecins. Et pourtant, je dois m'exécuter, car la timidité serait taxée de mauvaise volonté, et alors, on fait de son mieux et on administre quelques remèdes inoffensifs.

* * *

La porte du médecin ne doit jamais être fermée. La mienne ne l'est pas ; aussi, je vous assure que mes paroissiens ne se privent pas de me déranger. Il ne leur vient

mêm
là ; il
tème
J'e
jours
j'en t
la me
tour à
trepri
rompr
Au
sion de
plantée
d'illust
me un
Petit
maceuti
presque
taire ou
d'yeux
Ce qu
les purg

Parfois
qu ce qu'
nédictions
Merci ! F
ment de l
assez, ou

même pas à l'esprit qu'ils sont importuns! Le *Frendji* est là; il a des remèdes, donc il doit nous en donner! et gratuitement.

J'en distribue une moyenne de 300 par mois, à certains jours, on dirait que les gens se sont donné le mot. Ou bien j'en trouve toute une collection à ma porte le matin après la messe, ou bien ils s'arrangent pour venir chacun à leur tour à dix minutes d'intervalle. Ce qui fait que, si j'ai entrepris un travail suivi, à chaque instant il me faut l'interrompre en invoquant sainte Patience et ses compagnes.

Au début, quand je me vis face à face avec une procession de fioles et de bocaux, les uns avec des têtes de mort plantées sur deux tibias, les autres représentant pour moi d'illustres substances inconnues, je me grattai la tête comme un homme fort embarrassé.

Petit à petit, je suis devenu expert en l'art médico-pharmaceutique, d'autant plus que les maladies à soigner sont presque toujours les mêmes: plaies, têtes cassées, ver solitaire ou vers " légionnaires ", maux de ventre, fièvre, maux d'yeux ou d'oreilles.

Ce que je distribue surtout, c'est la santonine et les pilules purgatives.

* * *

Parfois — c'est assez rare — les malades, après avoir reçu ce qu'ils demandent, s'en vont en vous comblant de bénédictions. Mais la plupart ne songent pas même à dire: Merci! Heureux quand ils ne vous reprochent pas amèrement de les avoir fait attendre, ou de ne leur pas donner assez, ou de ne pas les guérir assez vite! Une vieille fem-

me, un jour, se mit tout à fait en colère contre mon prédécesseur et crut l'assommer de son mépris en l'appelant : " Arius ! " Ce serait comique, si ce n'était pas triste à constater !

Ces braves gens sont difficiles à soigner.

D'abord, ils veulent être guéris immédiatement; ce qui est difficile en tout pays, surtout ici, car, pour les plaies surtout, ils attendent parfois plusieurs mois, voire même plusieurs années, avant de venir réclamer nos services.

C'est que beaucoup d'entre eux n'ont pas grande confiance en nos remèdes; ils préfèrent les momeries d'un musulman, les sacrifices aux génies (je parle des schismatiques, ou les mille remèdes que chaque visiteur apporte ou suggère. On voit ainsi des malades, essayer vingt remèdes dans un jour.... Rien de tel pour les tuer.

* * *

Quand nous n'administrons pas les remèdes nous-mêmes, il est bien à craindre que le malade ne les prendra pas. Hier encore, un homme arrivait nous visiter après six mois de maladie. Nous lui avions envoyé de la quinine :

" — Eh bien, lui demandai-je, avez-vous reçu le remède ?

" — Oui.

" — Vous l'avez pris ?

" — Non ! Je l'ai là dans ma ceinture ! "

Il leur arrive parfois aussi de ne pas comprendre où d'oublier si le remède est pour l'usage interne ou pour l'usage externe. Cette distinction ne les préoccupe guère, on les

voit l
nettoy
intéri

Un
mande
pure
oublia
le prit
Frend
bre de

Il ne
patience
ment o
ici, il r
perdu,
d'eau d
lui. Et
pauvres
corps !

Quan
leurs an

Quand
chapitre
des raiso
doutais p
des coroll

voit boire l'huile destinée aux plaies (ou s'en servir pour nettoyer leurs armes au besoin) et donner une destination intérieure aux cataplasmes de farine de lin.

Un jour, un homme, pris d'un gros rhume, nous fit demander du remède. On lui envoya de la teinture d'iode pure pour se badigeonner la poitrine, le commissionnaire oublia la recommandation et donna le remède au malade qui le prit pour du vin rouge et... l'avalâ. Il trouva que les *Frendjis* avaient des remèdes très forts; Dieu sait le nombre de litres d'eau qu'il ingurgita.

Il nous faut donc, avec ces grands enfants " un océan de patience ", comme dit saint François de Sales. Si seulement on pouvait par l'extérieur arriver à l'intérieur. Mais ici, il n'y faut pas compter. Et pourtant, tout n'est pas perdu, car Celui qui a promis sa récompense à un verre d'eau donné en son nom, sait bien que nous travaillons pour lui. Et c'est lui que nous soignons en la personne de ces pauvres gens, dont, hélas! l'âme est plus malade que le corps !

Quand donc les verrons-nous demander le remède de leurs âmes ?

VI. — MOTIFS DE CRÉDIBILITÉ

Quand j'étudiais la théologie, je me rappelle fort bien un chapitre où l'on parlait des *Motifs de crédibilité*, c'est-à-dire des raisons sur lesquelles est fondée notre foi. Je ne me doutais pas que, par la suite, je serais à même d'y ajouter des corollaires.

La foi est un don de Dieu. Pour sortir des ténèbres et venir à la lumière, l'homme a besoin que Dieu lui tende la main, c'est-à-dire lui donne la grâce. Mais le Créateur qui a sa façon à lui de nous apprendre la " Théologie pratique " se sert de tout pour attirer les âmes. Divin pêcheur il a une grande variété d'appâts — auxquels les âmes mordent.

Voici quelques exemples qui prouveront les mille industries employées par la Providence.

Nous avons ici une vieille femme dont le frère est mort catholique. Comme elle avait un véritable culte pour son frère, voici le raisonnement qu'elle fit :

" Je veux aller où mon frère est allé. Je ne sais pas si la religion dans laquelle il est mort est véritable, mais cela ne fait rien ! S'il est en enfer, j'y veux aller avec lui ; s'il est au ciel, j'y serai avec lui, la mort ne nous séparera pas ! "

Et, pour ne pas se séparer de son frère, elle se fit catholique et attend le moment d'aller le rejoindre.

Un jeune homme, il y a douze ans, était un ennemi acharné des catholiques. Il ne pouvait les voir sans leur lancer une bordée d'injures.

Un jour qu'un de nos prêtres indigènes, assez grand, passait sous un arbre, il lui cria : " Attention, votre bonnet va rester suspendu aux branches ! " Le prêtre s'approche et lui donne une gifle !... Notre jeune homme non seulement ne répondit rien, mais comme si cette gifle avait été pour lui celle de la confirmation, il fut d'abord tout triste d'avoir insulté ce prêtre, alla lui demander pardon, réfléchit, fit éclaircir ses doutes et finalement se convertit. Actuellement c'est notre meilleur catholique de Gouala.

Le vieux Fessouh est d'un caractère jovial, il rit toujours, même de ses malheurs, comme un simple Français !

Un jour il rencontra un prêtre schismatique qui lui dit :

“ — Tu as fait beaucoup de péchés. Donne-moi toutes tes vaches ; je t'absoudrai de tous tes péchés ! ”

Notre homme, trouvant la pénitence un peu forte, l'accepta d'injures, et finalement vint nous trouver, obtint pour rien l'absolution de ses péchés, et depuis lors, seul catholique au milieu d'un pays hostile, il résista crânement à toute tentative de perversion.

Dernièrement, il était venu me voir. Je voulus en profiter pour l'instruire. Seulement il est vieux ; sa bonne volonté est évidente, mais sa pauvre mémoire est rouillée comme une arquebuse du temps de Louis XI !

Je lui appris les premières paroles du *Pater noster*. Il fallut bien une heure pour que la première phrase entrât dans sa vieille tête. Comme récompense je lui donnai deux cartouches de fusil et il s'en alla au marché et sur la route il ne cessait de répéter à l'aller et au retour, tout le long du chemin, les premières paroles du *Pater* afin, disait-il, de ne plus les oublier.

Par la suite, lorsque nous nous rencontrions, avant même de me saluer, il commençait par me réciter les premiers mots de son *Pater*.

Comment le bon Dieu ne bénirait-il pas une pareille bonne volonté !

Voici un autre personnage, petit corps, grosse tête, figure sans âge, en manché de bras interminables portant comme façade un nez splendide, véritable monument. Avec un appendice pareil vous comprenez que le tabac exerçait sur lui et ses méninges, une fascination irrésistible, mais, au dire des schismatiques, le tabac est maudit ! Priser est un af-

freux péché, au point que le roi Jean faisait couper le nez à tous ceux qui prisaient.

La rigueur de cette discipline s'est un peu adoucie; aujourd'hui, parmi les schismatiques, pour avoir la permission de priser, il suffit de donner de l'argent à son confesseur. Mais notre homme fit en lui-même ce raisonnement: " Ou bien priser est un péché, ou bien ce n'en est pas un! Si ce n'est pas un péché pourquoi nous le défendre, et si c'en est un, comment nous le permettre moyennant finances! "

Tout étonné lui-même de la force de son dilemme, il s'en vint à nous, qui n'imposons pas aux faibles humains ce fardeau pharisaïque très lourd parfois, toujours inutile.

Il fut pris par le nez! celui-là; d'autres le sont par la bouche, quelques-uns par le coeur, d'autres par les yeux.

Qu'importe au fond l'appât dont Dieu se sert, pourvu que les âmes y mordent! C'est la pêche à la ligne!

Nous continuons, comme saint Pierre, d'être des pêcheurs d'hommes! Priez beaucoup, chers lecteurs, pour que " ça morde. "

VII. — PHARE CHRÉTIEN AU CONTINENT NOIR

Du haut de ses abruptes montagnes qui forment une citadelle formidable dont les murailles, en maints endroits ont plus de 1,000 mètres d'élévation et protègent une enceinte de plus de 200,000 kilomètres carrés, le peuple abyssin a vu les autres peuples s'entremêler comme les ondes, au loin, dans les plaines et sur les plateaux de l'immense Continent

N
les
ra
s'é
alt
s'es
E
resc
tism
van
civil
V
breu
tions
mans
nom
la foi
même
l'apos
uni à
Si c
malgr
andrie
ne sut
agitaie
vie. D
cle, la f
Voilà
aux mil

Noir. Il a vu les nations les plus diverses s'entrechoquer, les guerres et les révolutions se dérouler et l'Islam conquérant se briser à ses pieds.

Apportée par saint Frumence, la lumière de la vraie foi s'était allumée sur ses hauteurs au IV^e siècle. Elle s'est altérée, mais elle ne s'est pas éteinte. Ce foyer lumineux s'est couvert d'ombre; mais il reste foyer et il brille.

Beau spectacle donné au monde par ce peuple chevaleresque qui, à peine chrétien, se distingue par son prosélytisme; car on vit ses fils, nouveaux convertis, porter l'Evangile jusque dans des régions inconnues alors au monde civilisé.

Vasco de Gama ne raconte-t-il pas qu'il trouva de nombreux chrétiens sur la côte de Mozambique. Les persécutions auxquelles ils étaient en butte de la part des musulmans en avaient singulièrement réduit le nombre; mais le nom d' " Abyssins " qu'on leur donnait était la preuve que la foi leur était venue d'Abyssinie. A un moment donné même, on pouvait espérer que l'Ethiopie allait entreprendre l'apostolat de l'Afrique; mais, pour cela, il fallait rester uni à Rome, et malheureusement, c'est ce qui n'eut pas lieu!

Si ce pauvre peuple est tombé dans le schisme, c'est bien malgré lui. Les liens qui le rattachaient à l'Eglise d'Alexandrie étaient trop intimes, pour que l'Eglise d'Abyssinie ne subît pas le contre-coup des révolutions religieuses qui agitaient cette dernière. D'Alexandrie lui était venue la vie. D'Alexandrie aussi lui vint le poison! Dès le VI^e siècle, la fille et la mère s'immobilisèrent dans l'entychianisme.

Voilà donc cette pauvre Eglise séparée de Rome, en proie aux mille erreurs du schisme, devenue hérétique malgré elle

et, pendant 700 ans, absolument séparée de l'Europe. Pendant sept longs siècles, on ne connut que par de vagues rumeurs l'état du christianisme en Abyssinie. Les Arabes, conquérants de la mer Rouge, leur fermaient la route de la mer et les forçaient de s'adresser aux Jacobites devenus tout-puissants à Alexandrie. C'est là qu'on fabriqua le 4^e canon de la collection pseudo-nicéenne, qui défend de choisir l'*Abouna* parmi les moines ou les lettrés d'Ethiopie, ce qui fait que ce premier dignitaire de leur Eglise est choisi par le patriarche copte qui leur envoie une créature de son choix.

Condamnée à croupir dans l'ignorance et la superstition, attaquée de toutes parts par des ennemis acharnés à sa perte, travaillée incessamment par l'hérésie, le judaïsme, le mahométisme, le fétichisme, la pauvre église d'Abyssinie conserve la religion chrétienne. Si ce flambeau s'est obscurci, n'est-ce pas un miracle que tant d'orages et tant de tempêtes n'aient pas, finalement, réussi à l'éteindre ?

Elle résista, elle tint bon. 700 ans durant, elle resta seule, ignorée, végétant dans l'obscur silence de son isolement, sans recevoir de Rome ni un avis paternel, ni un rayon de lumière, ni une effluve de vie. Bien plus, comme l'a fait remarquer M. Coulbeaux, " même après la ruine de l'Eglise d'Alexandrie, et celle de l'empire byzantin en Egypte, l'Eglise d'Abyssinie résista encore près de trois siècles, aux hérésies qui infestèrent toutes les autres Eglises d'Orient. Durant ces époques de schisme et de persécution, soit byzantine, soit mahométane, elle devint l'asile des catholiques proscrits. De nombreux monuments des Xe et XI^e siècles, dus aux émigrés d'Egypte (moines pour la plupart), en font foi par leur chant latin. "

sai
éga
d'u
jou
J
de
com
mas
à m
cont
prov
cles
gion
cette
au c
(M.
Av
sent.
Les
que d
chréti
daïqu
minut
surtou
non hé
essenti
" c'est
nous n
Il y a

Ce n'est que vers la fin du XIII^e siècle que les enfants de saint Dominique s'en vinrent essayer de ramener la fille égarée à sa mère et commencer la première escarmouche d'une guerre pacifique qui devait se continuer jusqu'à nos jours.

J'ai raconté dans les *Croquis Noirs*, les diverses phases de cette lutte. J'ai montré les pionniers de l'Eternelle Re-commenceuse venant et revenant, chassés souvent, parfois massacrés, mais ne se décourageant jamais, toujours prêts à mourir. Je ne recommencerai pas aujourd'hui; je me contenterai, pour rester fidèle à mon titre, de montrer, de prouver même que la religion chrétienne, malgré les obstacles qu'elle rencontra et qu'elle dut vaincre, resta la religion du peuple, la religion nationale, le principe vital de cette chevaleresque nation; en un mot " ce que le sang est au corps humain, la religion l'est au peuple abyssin! " (M. Coulbeaux).

Avant de commencer, toutefois, des restrictions s'imposent.

Les hérétiques abyssins n'ont pas la foi au sens théologique du mot; de plus, ce qu'ils ont conservé de la religion chrétienne, est mélangé de superstitions et de pratiques ju-daiques. Ils s'attachent avec fanatisme à des prescriptions minutieuses. En un mot, ils n'ont plus qu'un christianisme surtout extérieur, témoignant de la religiosité de la race, non hélas! dans la plupart des cas, de la solidité des vertus essentielles. J. de Maistre, parlant du schisme grec, dit que " c'est un cadavre dont le froid a congelé les formes ". Ici, nous ne sommes pas tout à fait en présence d'un cadavre. Il y a trop de vie, même dans leur religiosité, et les oeuvres

qu'elle inspire prouvent bien que tout n'est pas mort. Leur religion agit, donc elle est sincère; et si, le plus souvent, elle est froide, morne, engourdie, comme une flamme qui semble s'éteindre, elle est aussi parfois, dans certaines âmes, forte, virile et agissante.

On en jugera pas les détails significatifs qui vont suivre.

* * *

Les églises pullulent en Abyssinie. Dans un rayon de 12 kilomètres autour de Gouala, on en compte plus de trente! Chacune a un nom particulier: *Maison de Marie*, *Maison de Saint-Jean*, *Maison de Saint-Michel*, *Arche d'Alliance*, *Maison de la Mère de Miséricorde*, *Dais de Marie*, etc... C'est donc une véritable floraison d'édifices sacrés. On les reconnaît de loin au petit bois qui les entoure et qui jette une tache de verdure dans les champs ou sur le flanc brûlé des montagnes.

Alors que, dans beaucoup d'autres missions, on a des difficultés presque insurmontables pour recruter un clergé indigène, ici, nous avons des prêtres à volonté. Nos voisins, les Capucins de l'Erythrée, en ont plus de 60, et le jour où nous pourrons prendre enfin notre vol et avancer dans l'intérieur, nous en aurons tant que nous voudrons. Il en est de même pour les religieuses indigènes. Presque toutes les filles qui viennent s'instruire à la mission, désirent vouer à Dieu leur virginité. Malheureusement le manque de ressources ne nous permet pas de les accepter toutes.

Le clergé schismatique, vénal et ignorant, ne vaut pas le simple fidèle. Oui, le peuple vaut mieux que ses prêtres.

C'
se l
enc
I
ses
pré
gen
aur
priè
et d
blé
Plus
enfa
tenti
de l'
pour
C'
dime
nes a
bués
l'hyd
" pèr
fait f
On
prêtr
Le l
un ma
d'or.
plusieu
moines

C'est lui qui les force (sous peine d'amende) à dire la messe le dimanche, chacun à leur tour, et à venir, chaque matin, encenser les murs de l'église.

La générosité des Abyssins pour leur clergé et leurs églises est édifiante. Les prêtres et les diacres ont le tiers des prés et des champs; les riches donnent des vaches, de l'argent, pour acheter des livres, qui, ici, coûtent fort cher, des aumônes en nature, de l'argent pour avoir des messes ou des prières, pour acheter des tapis, des cierges, des ornements et des croix. Souvent, les femmes apportent à l'église du blé ou de l'encens qu'elles déposent près du sanctuaire. Plusieurs donnent la dîme de leurs biens; d'autres, leurs enfants et leurs esclaves, mais presque toujours avec l'intention de les racheter plus tard; alors, ils donnent le prix de l'âme: 120 *thalers* (500 francs environ), grosse somme pour le pays.

C'est le peuple qui nourrit ses prêtres. En plus de la dîme du tiers des terres, le dimanche, beaucoup de personnes apportent des pains à l'église, pour qu'ils soient distribués aux prêtres. On y ajoute parfois de la bière ou de l'hydromel. Le dimanche *in albis*, chacun invite à dîner le " père de son âme ", c'est-à-dire son confesseur, et on lui fait faire un grand gala.

On voit des riches donner des mulets et des fusils aux prêtres.

Le Ras Sebeath avait apporté du Choa, il y a deux ans, un magnifique manteau de velours rouge tout chamarré d'or. C'était un présent du Négous. Après l'avoir porté plusieurs fois, il en fit don à un couvent, et ce seront les moines qui s'en revêtiront pour les cérémonies liturgiques.

Qui dira les richesses que possèdent les grandes églises d'Aksoum : ornements d'un prix inestimable, croix de valeur, même des couronnes de rois !

* * *

Le nombre des fêtes annuelles dépasse 200, sans compter celles qui sont instituées pour les divers événements de famille ; presque toutes sont chômées. J'ai dit le culte presque exagéré voué à la Vierge Marie, et vous verrez bientôt celui dont ils honorent saint Michel, l'ange protecteur de leur pays. Ces deux dévotions-là sont les plus vivaces, et aussi les plus vivantes... fleurs de foi venant égayer des ruines. !

En temps de guerre, tous les soirs, après le coucher du soleil, alors que l'ombre décline et envahit les plateaux, gagne les bois et glisse sur les pentes pour aller porter son calme jusqu'au fond des vallées et des ravins ; à l'heure où partout cessent les mille bruits du jour, les soldats, comme un seul homme, lancent longuement vers le ciel cette supplication : " Seigneur Christ, ayez pitié de nous ! " Et c'est un beau spectacle d'entendre ainsi 10,000, 30,000 hommes, tout un peuple, supplier le Dieu des armées.

Les Abyssins ne blasphèment guère.

Le P. Martial raconte qu'un Européen, débarqué sur la côte des Somalis et en voyage pour la capitale, ne cessait de jurer ; les porteurs qui l'accompagnaient lui signifièrent que, s'il ne cessait ses blasphèmes, ils l'abandonneraient tout seul dans le désert ! Et il dut se soumettre.

Le pardon des injures est obligatoire. Quand deux hommes se sont insultés, les gens du pays essaient d'abord de les réconcilier ; s'ils n'y réussissent pas, les prêtres arrivent avec leurs croix, et celui qui devant le signe sacré de la rédemption refuserait de pardonner, serait perdu de réputation.

Si de grands personnages doivent passer dans un village, les prêtres revêtus de leurs ornements, prennent la croix et les attendent. Les voyageurs descendant de mulet baissent la croix, et ce geste est imité par toute leur suite. Le roi, allant à la guerre, emporte avec lui une pierre d'autel consacrée à Marie (souvenir de l'arche d'alliance que les juifs emportaient avec eux aux combats). On la dépose chaque soir dans une belle tente et des prêtres, pendant toute la nuit, chantent des hymnes en l'honneur de la Reine du ciel. Les grands chefs se font suivre partout de leur confesseur qui ne les quitte pas, même au moment du combat.

Quand on passe devant une église, on doit descendre de mulet dès qu'on l'aperçoit. Si elle est près du chemin, on en baise le mur extérieur et on récite une petite prière. Quand on se remet en route, on marche encore quelque temps à pied par respect pour le sanctuaire rencontré.

Le prêtre est vénéré. Si l'on en rencontre un, on ne peut le dépasser sans lui dire : " Père, absolvez-moi de mes péchés. "

On dit couramment : " Le prêtre est le Saint-Esprit. " Aussi on n'ose guère parler contre lui.

Si un différend intervient entre un prêtre et un laïque, l'affaire ne peut être jugée que par l'autorité ecclésiastique.

Quand arrive le jour de commencer les semences, les gens du village s'assemblent, tuent un mouton, et disent trois fois: " Christ, ayez pitié de nous! " Et on mange le mouton.

Avant d'ensemencer un champ, on doit dire: " Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, un seul Dieu. Amen! " après quoi on récite les quelques prières que l'on sait. Règle générale, on fait précéder chaque action d'un signe de croix. Les femmes tracent ce signe sur la farine quand elle l'ont moulue. Si l'on voit quelqu'un qui ne réussit pas dans ses affaires, on dit: " Voilà un homme qui ne mêle pas Dieu à son travail ! "

* * *

Quand on a perdu quelque chose, un mulet, par exemple, et que la nuit vient, ce qui condamne le mulet à passer la nuit dehors, le propriétaire prend sept petites pierres, en dépose trois à ses pieds, en lance une aux quatre coins cardinaux, et se met alors, bien dévotement à réciter le psaume 90. Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre? Je ne sais. Cette prière doit empêcher les hyènes de manger le mulet.

Sur les routes on rencontre des amas de cailloux et de branchages. Si l'on regarde bien, en face de ce monticule on aperçoit une église, et tout passant y jette une pierre ou une brindille de bois en l'honneur de ce lieu saint, à la manière de ces paysans d'Europe qui accumulent des pierres autour des croix commémoratives d'un accident ou d'un assassinat.

Dans les salutations et les formules de politesse, intervient presque toujours le nom du Seigneur. La réponse aux divers saluts dans la journée est : “ Dieu soit glorifié ! ”

Voici un échantillon de conversation :

“ — Comment avez-vous passé la nuit ? ”

“ — Dieu soit glorifié ! ”

“ — Comment vous portez-vous ? ”

“ — Dieu soit glorifié ! ”

“ — Voici un *thaler* ! ”

“ — Merci, que Dieu vous le rende pour moi ! ”

En se quittant, deux amis disent :

“ — Que Dieu nous fasse heureusement nous rencontrer ! ”

Quand on visite un malade, en le quittant on dit :

“ — Que Dieu fasse descendre sur vous sa miséricorde ! ”

Chez nos Irobs, quand le visiteur a dit la formule précédente, le malade lui répond : “ Que votre oeil ne voit pas la maladie ! ” A quoi le visiteur réplique :

“ — Que l'ange vienne me remplacer auprès de vous ! Que Marie soit là pour veiller sur vous. ”

Si vous éternuez, on vous dira :

“ Que Dieu ait pitié de vous ! ” Aux enfants on dit :
“ Que Dieu te fasse grandir ! ”

On le voit, c'est à chaque instant que le nom de Dieu revient sur les lèvres des Abyssins, et dans presque toutes les circonstances de leur vie privée ou publique, le nom du Seigneur est honoré.

* * *

Et leur dévotion pour la sainte Eucharistie ! Ils croient posséder la présence réelle ; mais, hélas ! l'ordination de leurs prêtres est plus que douteuse.

Jarsénistes sur plus d'un point, les prêtres abyssins refusent la communion à plusieurs catégories de personnes : mais ils l'entourent d'une vénération et d'un culté vraiment particulier. Ils ne crachent ni ne se mouchent durant toute la journée où ils ont communiqué. S'ils se blessent, ils ne laissent pas tomber une seule goutte de sang par terre. C'est pour cela qu'ils ne voyagent pas, d'habitude, ce jour-là.

Les Abyssins se marient presque toujours au conditionnel ; mais, quand deux époux ont communiqué ensemble, ce lien mystique les rattache et les empêche de se séparer.

Il y a à peine huit jours, un de nos paroissiens épousa une jeune fille catholique. Comme ils étaient parents au 6e degré (et que la loi du pays interdit les unions jusqu'au 8e), les parents schismatiques voulurent les séparer. De là, un grand procès, qui, à la fin, fut porté devant le Ras Sebeath. Celui-ci après avoir entendu les deux parties était indécis ; mais, lorsqu'on lui eut dit qu'ils avaient communiqué tous les deux, le jour de leur mariage, il s'écria : “ Puisqu'ils ont fait la communion, on ne peut plus les séparer.” Et l'affaire fut réglée en notre faveur.

* * *

Les années portent toujours le nom d'un saint. L'année bissextile est dite : année de saint Luc ; la suivante : l'an-

née de saint Jean ; la troisième : année de saint Matthieu ; la quatrième : année de saint Marc.

Chaque semaine de Carême prend un nom emprunté à l'Évangile du dimanche ; la quatrième, par exemple, s'appelle la semaine du paralytique, etc...

Avant la prière, ils font, d'habitude, cinq prostrations : trois en l'honneur de la Sainte-Trinité, une en l'honneur de la Croix et une en l'honneur de Marie.

* * *

En Abyssinie, la charité pour les pauvres est une règle qui ne souffre pas beaucoup d'exceptions. Le pauvre peut se montrer exigeant, avoir la menace sur les lèvres, et parfois " des poignards dans les yeux ", on lui donne quand même. Parfois, quand le mendiant va d'une maison à l'autre dans un pays qu'il ne connaît pas, on le conduit jusqu'à la maison voisine ; de là on le reconduira jusqu'à une autre maison, et ainsi de suite jusqu'à la sortie du village.

Les riches donnent non seulement des *thalers* ; mais même, s'ils rencontrent un lépreux sur leur route, on en voit qui lui font cadeau de leur mulet avec la selle et tout le harnachement.

Le Ras Sebeath, pour le *teskar* (service anniversaire) de son frère, fit distribuer aux pauvres 400 thalers sans compter les pains, l'orge et les vaches.

Dans les centres de pèlerinage, ici, comme en Europe, les mendiants affluent. A Aksoum, en particulier, on les compte par milliers, et tous, le soir venu, emportent des au-

mônes qui les feront vivre longtemps. Tout le monde leur donne, qui un thaler, qui une cartouche, qui un manteau . . . et cela sans ostentation, sans pharisaïsme, mais simplement et de bon coeur.

* * *

L'hospitalité, aussi, est en honneur, sauf en certains villages qui, se trouvant sur des routes fort fréquentées, ont fini par se lasser de nourrir des étrangers. Partout, le voyageur est reçu avec joie et cordialité. On lui lave les pieds, et il devient membre de la famille jusqu'au lendemain.

Pourtant, certains parasites, qui, sans motif, abusent de l'hospitalité et ne veulent plus partir, justifient le proverbe suivant : “ L'étranger, le premier jour, est reçu comme le fils de Dieu. S'il reste deux jours, on le traite comme le fils d'un homme ; s'il reste trois jours, comme le fils d'un singe. ”

Un de nos prêtres, en voyage, vit venir à lui une vieille femme qui lui dit :

“ Je suis bien hardie ! Excusez-moi ! mais si vous vouliez accepter l'hospitalité dans ma maison, j'en serais bien heureuse. ”

Parfois, sur les grandes routes, on rencontre des gens assis à côté d'un grand vase d'hydromel ou de bière et d'un grand panier contenant des pains. Ils attendent les voyageurs et leur donnent à boire et à manger quand ils passent.

S'il arrive à un Abyssin quelque malheur, une perte d'ar-

gent, par exemple, il s'en va faire le tour du village, frappe à la porte des parents et amis, et il n'est pas rare qu'il finisse par récolter plus qu'il n'a perdu.

Quand, en chemin, on rencontre un cadavre, on doit l'enterrer, et si on se trouve, en chemin, en présence d'un enterrement, on doit se mêler aux gens qui pleurent, et pleurer quelques instants avant de continuer son voyage.

* * *

Pendant le carême, les Abyssins ne se mettent pas de beurre sur la tête, parce que, disent-ils, s'il est défendu d'en faire entrer dans le corps par la bouche et qu'on en fasse entrer par la tête, c'est la même chose.

Beaucoup passent le carême entier sans prendre une goutte d'hydromel; quelques-uns même restent sans manger depuis le Jeudi-Saint au soir jusqu'au dimanche matin.

L'observance du jeûne est poussée à l'excès! Plus de 200 jours par an! Aucun peuple n'en a autant. Les fervents ne commencent guère à manger qu'à 3 heures du soir et s'abstiennent de ce qui est défendu: ni laitage, ni beurre, ni viande à *fortiori*. La plupart du temps, la nourriture des jours de jeûne consiste à croquer des grains d'orge grillés ou à manger du pain trempé dans du poivre rouge.

* * *

On trouve beaucoup de gens, prêtres, soldats, femmes, chefs, qui disent le psautier tous les jours. Il en est qui ne

veulent pas commencer à manger avant de l'avoir lu, de même que beaucoup de prêtres ne prennent aucune nourriture avant d'avoir récité une grande partie de l'Évangile de saint Jean, auquel ils ont une dévotion spéciale.

Des gens instruits récitent tous les jours de longues prières, en particulier l'éloge de la beauté de Marie, de saint Michel et de saint Georges, qui durent bien un quart d'heure chacun. Ils ont aussi un chapelet de 30 grains sur lequel ils répètent le *Pater* et l'*Ave Maria* en " ghez ", leur langue liturgique.

Durant les orages, quand un éclair déchire la nue, les gens du peuple disent souvent: " Priez pour nous, ô très sainte! (Vierge Marie, sous entendu) ". Les lettrés, je ne sais pourquoi s'écrient: *Verbum caro factum est!*

* * *

Les Abyssins parlent beaucoup de la Palestine. Ils y vont en pèlerinage quand ils le peuvent. Quelques chefs même, ne pouvant y aller eux-mêmes, y envoient un moine qu'ils nourrissent, à la condition que jusqu'à sa mort, il priera Dieu pour eux près du tombeau du Sauveur.

Ils sentent comme le besoin de copier les lieux saints, dans le décor de leurs églises, dans leurs constructions religieuses (à Lalibéla, par exemple), et jusque dans le nom de leurs villes. C'est ainsi que l'on trouve *Keranio* (dans le Godjam), *Débré-Libanos*, *Antiocha-Efrata* (dans le Choa), *Débré-Thabor*, *Magdala*, *Bethléem* (dans l'Amara), *Galila* (dans le Tigré), etc.

Il existe à Lalibéla une petite rivière dont on a détourné le cours pour le faire passer près des églises monolithes, au moyen d'un canal long de 50 mètres creusé de main d'homme. Ce petit cours d'eau a reçu le nom de " Jourdain ". Si je m'y prêtais, je serais obligé, à chaque instant, de faire venir des tonneaux d'eau du Jourdain (de Palestine), car, beaucoup de chefs aiment à avoir de cette eau pour s'en laver le corps, en souvenir du baptême de Notre-Seigneur.

* * *

Parlerai-je aussi du culte qu'ils ont pour les morts ?

Après l'enterrement, a toujours lieu un repas funèbre. En cette circonstance, les riches tuent plusieurs boeufs et donnent des aumônes aux pauvres et à l'église pour faire dire des messes.

Il arrive parfois que, lorsqu'un chef de famille meurt, sa femme, ses enfants, et ses proches parents se soumettent à un jeûne rigoureux en expiation de ses péchés. Tous les parents, à quelque degré qu'ils soient, sont obligés de venir pleurer le mort ; et quand un voyageur revient en son pays après plusieurs mois d'absence, il va souvent s'acquitter de ce devoir avant même d'entrer dans sa propre maison.

Des services sont célébrés pour les défunts trois jours, huit jours, trente jours et un an après leur mort.

Ils ont aussi un culte pour le tombeau de leurs ancêtres, et savent, pour compter leurs généalogies, grimper sur les branches même collatérales inégales et remonter à plusieurs générations.

* * *

Le respect humain, ici, est inconnu. Le peuple est chrétien, il en porte la marque au cou, dans le petit cordon de soie bleue qui doit le distinguer des musulmans. Ils ne songent jamais à rougir de la foi ; au contraire, ils en sont fiers et ne le cachent pas.

Quel pays d'Europe prendrait la fête de la Croix pour en faire sa fête nationale ? C'est tout de même mieux que la prise de la Bastille.

Bien des gens, ici, affichent une confiance en Dieu qui frise le fanatisme.

Il y a quelques années, un voyageur européen, qui parlait à un Abyssin des progrès de notre artillerie, s'attira cette réponse :

“ Nos soldats ne pourraient pas lutter contre les vôtres ; mais nous avons pour nous protéger la Vierge Marie et le Sauveur du monde. Vos fusils et vos canons ne sauraient triompher de Dieu qui viendrait avec ses anges combattre pour nous. ”

C'est ainsi que Ménélik, durant sa guerre contre les Italiens, ayant aperçu un ballon captif, s'écria épouvanté :

“ Si le ciel lui-même vient combattre avec eux contre nous, il faut fuir, car nous ne pouvons pas nous battre contre Dieu ! ”

Qu'eût-il dit s'il avait vu nos aéroplanes ?

* * *

Je n'ai pas encore parlé des moines !! Ils méritent pourtant qu'on s'occupe d'eux.

Convertis, disciplinés, civilisés par des moines, les Abyssins ont voué aux bienfaiteurs de leur race une admiration sans bornes. Les religieux et les religieuses pullulent. On en compte 12,000 et le chiffre me paraît, peut-être, au-dessous de la vérité.

“ On les voit partout, dit M. d'Abbadie, couverts de haillons, dans les villes d'asile, dans les hameaux, dans les camps, sur les routes, dans les cours, dans les marchés aux lieux de pèlerinage, aux réunions funèbres et aux fêtes, dans les déserts et jusque sur les champs de bataille où ils s'empressent auprès des blessés. ”

Aujourd'hui, rien ne rappelle la belle floraison monastique des premiers siècles, alors que l'Éthiopie entière semblait le refuge des solitaires de la Thébàide et que chaque montagne cachait des ermites; non, plus rien de l'ancienne discipline, plus d'institutions, plus de règles, plus de réclusion, plus de vœux. Celui d'obéissance n'est pas pratiqué, car, à qui obéir? Celui de pauvreté est laissé à la discrétion de chacun. Celui de chasteté, hélas! est le plus difficile !

Pourtant, il y a encore beaucoup de couvents où une espèce de règle semble dominer. En d'autres, où chacun vit à sa guise, il se trouve encore des religieux fervents qui font revivre les vertus austères du christianisme intégral.

“ Ceux qui prennent leur vocation au sérieux, dit l'auteur cité plus haut, se dépouillent de tout ce qu'ils possèdent, s'éloignent de leur pays et de ceux qui les ayant connus pourraient gêner leur humilité en révéler leurs titres à la considération dans le monde; ils vont vivre inconnus dans quelque province éloignée. On ne les voit dans aucun

lieu de réunion, pas même à l'église; ils y vont faire leurs dévotions la nuit."

On trouve aussi des ermites, véritables anachorètes, qui, du fond de leur Thébaïde où ils vivent inconnus, exercent sur leurs concitoyens la plus heureuse des influences. Il en est qui passent quinze, vingt ans, cachés au fond d'une gorge, se vouant à la prière et à la contemplation, vivant de racines, d'herbes et de baies sauvages.

Peut-on, après cela, s'étonner du prestige que ces moines ont dans tout le pays! Sans doute, ils n'ont pas la vraie foi; mais ils sont sincères, ou du moins ils peuvent l'être et Dieu n'a-t-il pas fait chanter par ses anges: " Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! "

* * *

Il me faut dire aussi la haine qu'ils ont contre les protestants, appelés ici du nom de: " Ennemis de Marie ".

Quand le major Harris conduisit au Choa une mission anglicane, subventionnée et payée par le gouvernement anglais, il entendit les Abyssins se dire les uns aux autres: " Que sont ces gens-là? Sont-ils musulmans, sont-ils juifs?"

Sur quoi, quelqu'un ayant insinué charitablement qu'ils appartenaient peut-être à une secte de chrétiens dégénérés, les autres s'empressèrent de répondre: " Chrétiens! c'est impossible! ils ne jeûnent pas et ils n'honorent pas Marie."

* * *

Parmi les ruines et la désolation que quinze siècles d'erreur et de schisme ont accumulées, cette pauvre Eglise a conservé des usages qui, sur plus d'un point, rendent témoignage à la vérité, à l'apostolicité et à l'antiquité de plusieurs croyances catholiques. Les points sur lesquels ils sont d'accord avec nous, seront indubitablement classés comme vérités des premiers temps, puisque l'Eglise abyssine se sépara de Rome au VI^e siècle.

Nous y trouvons, en effet, plusieurs pratiques de l'Eglise primitive tombées presque partout en désuétude: l'abstinence du sang et de la viande des animaux suffoqués, le rite de l'immersion pour l'administration du baptême, l'usage de donner la communion aux petits enfants sous l'espèce du vin, etc.

Parmi leurs fêtes, celle de l'Immaculée-Conception est à signaler.

Comme les catholiques, ils admettent la présence réelle, la confession auriculaire, le culte des saints, des images, des reliques, en général tous les sacrements, et presque tout le dogme, excepté celui des deux natures en Jésus-Christ, de la procession du Saint-Esprit et plusieurs points de moindre importance.

Quoique schismatiques, ils ne nient pas la suprématie du Pape de Rome; mais ils ne reconnaissent comme chef suprême que le Patriarche d'Alexandrie.

Nous nous trouvons donc sur bien des points en communion avec ces héritiers appauvris des traditions apostoliques. Et ce dont il faut s'étonner, c'est que cette Eglise, complètement séparée du centre de l'Unité presque à son origine, alors qu'elle ne faisait qu'essayer ses premiers pas, reléguée

dans un milieu essentiellement obscur, en contact permanent avec toutes les erreurs et toutes les superstitions, ait pu, malgré tout cela, conserver tant de points de contact avec nous.

Il était presque impossible qu'elle n'altérât pas quelques-unes des vérités reçues à sa naissance; et ce qui doit vraiment étonner, c'est qu'elle ait pu conserver tant de beaux restes de la foi des premiers âges.

(*A suivre*).
